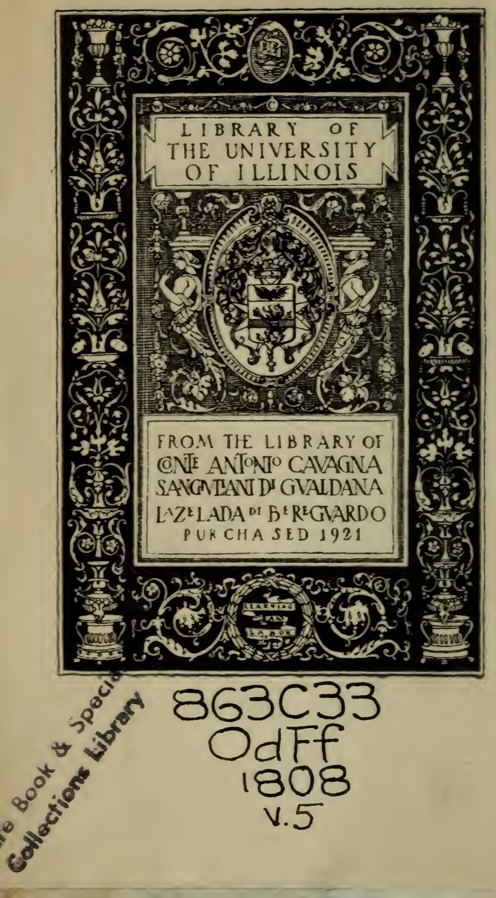



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921



Bigant Sc.

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES,

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME,

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue des Petits-Augustins, N°. 15.

AN 1808.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XX.

Grande et surprenante aventure de la caverne de Montesinos.

BASILE, malgré sa pauvreté, trouva moyen, dans son humble cabane, de bien traiter ses amis, et sur-tout de marquer sa reconnoissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi de son époux, exaltoit à chaque instant, l'éloquence, le courage de notre héros, et ne l'appeloit que son Cid. Don Quichotte charmé demeura trois

jours avec les amants; et Basile, jaloux de gaguer son estime, entreprit de justifier auprès de lui l'artifice dont il avoit usé. Vous n'avez pas besoin de justification, répondit notre chevalier; Gamache avoit employé pour vous enlever Quitterie tous les avantages qu'il avoit sur vous, c'est-à-dire ses richesses; assurément vous étiez en droit d'employer contre votre rival les avantages que vous avez sur lui, c'est-à-dire l'adresse et l'esprit. D'ailleurs un seul titre, le plus beau de tous, rend légitimes tous vos efforts; vous étiez aimé : je ne connois rien à opposer à ce mot. Soyez-le toujours, Basile; et, pour l'être, aimez toujours. A présent, la seule chose qui doit vous occuper, c'est de tâcher de rendre utiles à votre épouse, à vous-même, les dons que vous avez reçus de la nature. Quitterie est à vous pour toujours; vous ne devez plus désirer de plaire aux autres, ni d'obtenir des succès qui ne flattent

que l'amour-propre. Songez à votre fortune; elle n'est rien sans l'amour, elle est beaucoup avec lui. Une belle et honnête femme est sans doute le premier des biens; mais celui qui la possède a besoin qu'elle soit heureuse, qu'aucun souci, qu'aucune inquiétude ne vienne troubler les délices de leur amour mutuel : or pour cela, mon ami, un peu d'aisance est nécessaire. Il vous sera facile de l'obtenir, si vous tournez votre esprit vers ce but, si vous employez vos talents à forcer la volage fortune de favoriser un travail suivi. Quand vous le voudrez fortement, vous y parviendrez bientôt; et c'est alors, c'est alors qu'il ne vous manquera plus rien; car aucun bonheur sur la terre ne peut se comparer à celui de deux époux bien épris, dont l'un s'occupe à entretenir l'abondance, la prospérité dans la maison, dont l'autre en fait l'ornement, le charme, y fixe la joie, la gaieté, délasse celui qui

travaille, le récompense de ses peines, le fait jouir et le remercie du présent et de l'avenir. Un tel ménage est le paradis ; je le sens, j'en suis certain, quoiqu'il ne me soit point arrivé de serrer encore les nœuds d'hyménée, et que des chagrins trop longs à vous dire m'en laissent à peine la douce espérance.

L'époux de Quitterie, touché de ces paroles, remercia notre héros, et lui promit d'en profiter Sancho, qui écoutoit son maître, disoit entre ses dents : Ce diable d'homme parle à merveille de tout. J'avois d'abord cru qu'il ne savoit rien que sa chevalerie errante ; mais il seroit en état, s'il le vouloit, de se faire prédicateur, et d'aller dans toutes les chaires instruire et convertir son prochain. Que dis-tu, Sancho? reprit don Quichotte ; je crois t'entendre murmurer. — Point du tout, monsieur ; je réfléchissois à part moi qu'il m'auroit été bien utile d'entendre vos beaux discours avant de me marier ; j'aurois

peut être mieux choisi. — Comment ! Thérèse, me semble, est une excellente femme. — Excellente, c'est beaucoup dire : il y en a de pires sans doute; mais il y en a beaucoup de meilleures. — Sancho, ce n'est pas bien à toi de dire du mal de ta femme ; elle est la mère de tes enfants ; cette qualité suffit pour mériter ton respect. — Ah bien oui, ma foi, du respect ! elle en a joliment pour moi ! Allez, nous ne nous devons rien ; vous ne savez pas comme elle me traite quand ses jalousies lui prennent; elle est alors un vrai satan.

Les trois jours étant écoulés, don Quichotte voulut partir, et pria Basile de lui donner un guide qui le conduisît par le plus court chemin à la caverne de Montesinos, dans laquelle il étoit résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parents, homme d'esprit, dont la conversation devoit l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la

selle sur Rossinante; et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

Dans le chemin, don Quichotte s'informa du jeune écolier quelles étoient ses occupations. Monsieur, répondit celui-ci, je fais des livres, qui m'amusent en attendant qu'ils amusent les autres. J'en ai deux sur le métier : l'un s'appelle *les Métamorphoses ;* c'est une imitation comique de l'Ovide des Latins. Je m'abandonne dans cet ouvrage à la folie de mon imagination, et je tâche de donner une origine plaisante aux monuments célèbres de notre Espagne. L'autre portera le titre pompeux *du Principe de toutes choses.* Je m'y moquerai des pédants, des commentateurs, des étymologistes, en recherchant, en découvrant avec de pénibles soins et des citations nombreuses de graves puérilités. Enfin je tâcherai dans

ces deux ouvrages de verser le ridicule sur ces prétendus savants qui sont tout fiers d'avoir appris ce dont personne ne se soucie, et nous étalent avec emphase leur profonde connoissance des riens.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit don Quichotte qu'il n'étoit plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avoit toujours le projet d'y descendre, de longues cordes étoient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, étoit si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvoit à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit paser sous les bras plusieurs doubles de la corde. Ah çà, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne

garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met rafraîchir dans les puits et qu'on retire cassées : je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là-dedans. Attache toujours et tais-toi, reprit gravement don Quichotte ; cette grande aventure m'est réservée. Seigneur, dit le guide, je vous supplie de ne rien oublier des merveilles que vous allez découvrir, afin que, d'après votre rapport, je puisse en enrichir mon livre. Soyez tranquille, ajouta Sancho ; à présent qu'il a les doigts sur la flûte, ne doutez pas qu'il n'en joue. Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de temps en temps qu'il étoit encore en vie ; mais s'abandonnant à la providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa prière à Dieu pour lui demander son secours ; et puis, élevant la voix : O dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée, si

les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi, je te demande de le soutenir par un regard favorable : je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abyme, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore.

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermoient le chemin. Mais au même instant un grand bruit se fait entendre dans la caverne ; et une épaisse nuée de corbeaux, de chauve-souris, en sort avec tant d'impétuosité, que notre héros est renversé par terre. Son intrépide cœur n'est point alarmé de cet augure malheureux ; il se relève, chasse les monstres, et s'abandonnant à la corde, se laisse couler dans le précipice. Dieu te conduise, s'écria Sancho en faisant des signes de croix, fleur, crême, écume de chevalerie ! Que la Notre-Dame de France

et la Trinité de Gaïete veillent sur toi, cœur de bronze, bras d'acier, vaillance de l'univers! Dieu te conduise encore une fois, et te ramène sain et sauf dans ce monde, que tu quittes à propos de rien! Don Quichotte ne répondoit à ces exclamations qu'en demandant qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissoient: bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étoient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devoient faire, ils demeurèrent à-peu-près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il falloit retirer la corde; mais elle revenoit sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que don Quichotte n'étoit plus au bout. Sancho pleuroit, se désoloit, et retiroit plus vîte la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingt brasses, il sent tout-à-coup qu'elle étoit pesante; il en jeta un cri de joie. après dix brasses encore, il voit distinctement son maître: Ah! Dieu soit béni!

dit-il, et soyez le bien revenu! Nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez resté pour les gages. Don Quichotte ne répondoit point Quand il fut tout-à-fait remonté, l'on s'aperçut qu'il étoit endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros, ouvrant les yeux qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie : O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers! Hélas! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe, et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même! Que je vous plains, que je vous plains, ô malheureux Montesinos! ô Durandart! ô Belerme! triste Guadiana! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent!

Sancho, le guide, tout surpris, écoutoient ces graves paroles que don Qui-

chotte prononçoit avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demandèrent de leur raconter ce qu'il avoit vu dans cet enfer. Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfants; écoutez bien, et croyez.

CHAPITRE XXI.

Admirable récit que fait don Quichotte de ce qu'il a vu dans la caverne de Montesinos.

Je descendois, mes amis, soutenu par votre corde, dans les ténèbres de cet abyme, lorsqu'à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde, éclairée en quelques endroits par de foibles sillons de lumière, qui sans doute répondoient de loin à la surface du globe. Je résolus d'entrer dans cette cavité : je vous criai, mais en vain, de ne plus filer la corde : je m'arrêtai sur un roc en saillie ; et voyant que, malgré mes cris, la corde arrivoit toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vint s'emparer de mes

sens. Tout-à-coup je me réveille, et me trouve au milieu d'un pré délicieux, où toutes les beautés de la nature sembloient être réunies. Je regarde, je m'assure bien que je ne suis plus endormi : certain que ce n'est point un songe, je m'avance dans cette prairie, et je découvre bientôt un superbe palais de crystal, qui, réfléchissant les feux du soleil, éblouissoit mes foibles yeux. Deux portes d'émeraudes s'ouvrent : il sort du palais un vieillard, vêtu d'une tunique verte, couvert d'un manteau mordoré, portant sur la tête une toque noire. Sa barbe blanche passoit sa ceinture, sa main tenoit un rosaire, dont les petits grains, de la taille des noix, étoient séparés par des diamants plus gros que des œufs d'autruche. Son air, sa démarche, sa gravité, me pénétrèrent de respect.

Il vint à moi ; je l'attendis : Depuis long-temps, me dit-il, intrépide don Quichotte, tout ce que nous sommes

ici d'enchantés, soupirons après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier; le destin permet que je vous révèle les étonnantes merveilles de ce château de crystal, dont je suis l'alcade éternel : c'est Montesinos qui vous parle. Vous êtes Montesinos ! répondis je avec surprise : ah ! seigneur, hâtez-vous de m'apprendre si je dois ajouter foi à ce qu'on rapporte de vous. Est-il vrai qu'à Ronceveaux, après la mort de votre ami le courageux Durandart, vous enlevâtes son cœur selon sa prière dernière, et vous allâtes le porter à son amante Belerme? Oui, je l'ai fait, j'ai dû le faire, me répondit Montesinos. Venez vous-même voir Durandart.

Alors il marche et me conduit dans une salle basse du palais, dont les murailles étoient d'albâtre. Là j'aperçois un tombeau de marbre d'une magnifique sculpture, sur lequel un homme en chair et en os étoit couché de son long. Cet homme, qui sembloit endormi,

tenoit sa main droite sur son côté gauche. Voilà mon ami Durandart, dit Montesinos en pleurant, voilà le héros et la fleur des amants et des chevaliers. Ce fameux Français appelé Merlin, que sa science en négromancie fit passer pour le fils du diable, l'enchanta dans ces tristes lieux avec d'autres personnes que vous connoîtrez. Cependant Durandart est mort il y a plusieurs siècles : j'ai tiré son cœur de son sein, et cela ne l'empêche point de se plaindre, de gémir sans cesse.

Dans ce moment Durandart, d'une voix triste et lamentable, s'est écrié :

Montesinos, mon cher cousin,
As-tu, fidèle à ta promesse,
Lorsque j'ai fini mon destin,
Porté mon cœur à ma maîtresse ?

Oui, oui, mon bien aimé cousin, a répondu le vieillard en se mettant à genoux : soyez tranquille, après votre mort, je vous enlevai votre cœur le

plus adroitement qu'il me fut possible. Je le mis dans un beau mouchoir de dentelles avec des aromates et du sel : je n'oubliai pas de vous enterrer, et je pris le chemin de France pour aller porter votre présent à l'infortunée Belerme. Depuis lors, sans savoir comment, Belerme s'est trouvée ici avec vous, moi, votre écuyer Guadiana, la bonne duègne Ruidera, sept de ses filles, deux de ses nièces, et une infinité d'autres malheureux enchantés par le grand Merlin. Voilà cinq cents ans que nous y sommes : nous nous portons bien, grace à Dieu, si ce n'est la duègne Ruidera, ses filles, ses nièces qui, à force de pleurer, ont été métamorphosées en fontaines. Il est aussi arrivé un malheur à votre écuyer Guadiana ; il est devenu tout-à-coup un fleuve. Dès qu'il s'est aperçu qu'il couloit, il a été si affligé de s'éloigner de vous, mon cousin, qu'il est rentré sous la terre : mais le destin, plus fort que

lui, le force d'en ressortir et de continuer sa route vers le royaume de Portugal Depuis cinq cents ans je vous répète tous les jours ce que je viens de vous dire: vous ne me répondez jamais, ce qui me fait penser que vous ne me croyez point, et me cause une douleur mortelle. Aujourd'hui j'ai du plaisir à vous annoncer que le fameux don Quichotte de la Manche, dont le savant Merlin fit tant de prédictions, est arrivé dans ce palais : j'ai lieu d'espérer que ce héros pourra nous désenchanter, car vous savez que les grandes actions sont réservées aux grands hommes.

Ah ! mon cher cousin, répond Durandart d'une voix dolente, je le souhaite sans m'en flatter : à tout évènement prenons patience, et mêlons les cartes. Cela dit, il perd la parole et se retourne sur le côté.

Au même instant, des plaintes, des cris, m'ont fait retourner la tête : j'ai vu dans une salle, à travers les murs

de crystal, une procession de fort belles dames, toutes vêtues de deuil, portant des turbans blancs sur la tête. Celle qui marchoit la dernière étoit plus en deuil que les autres, et ses longs voiles traînoient à terre : elle avoit les sourcils rapprochés, le nez camard, la bouche grande, les dents assez mal rangées, mais plus blanches que des amandes sans leur peau. Dans ses mains étoit un mouchoir qui paroissoit envelopper quelque chose : ses yeux regardoient ce mouchoir sur lequel ses larmes couloient.

Voilà Belerme, m'a dit le vieillard, précédée de ses femmes, enchantées ici comme elle. Quatre fois la semaine cette triste amante vient faire cette procession autour du corps de son amant. Vous la trouvez peut-être moins belle que la renommée ne vous l'avoit peinte; mais cinq cents ans de douleur altèrent toujours un peu la plus fraîche des beautés. Vous voyez qu'elle est fort

pâle et qu'elle a les yeux battus. Gardez-vous d'attribuer cette pâleur à quelque indisposition : Belerme depuis long-temps n'a plus aucune indisposition ; c'est le seul chagrin qui fait disparoître les roses de son visage. Sans cela vous pouvez compter qu'elle égaleroit en attraits Dulcinée du Toboso.

Seigneur don Montesinos, ai-je répondu vivement, point de comparaison, s'il vous plaît ; rarement elles plaisent à tout le monde. La sans pareille Dulcinée est ce qu'elle est ; la dame Belerme a son mérite. Ne disputons point là-dessus. Alors Montesinos m'a demandé pardon, et nous sommes restés bons amis.

Je m'étonne, interrompit Sancho, que vous ne soyez pas tombé à coups de poing sur ce vieillard, et que vous ne lui ayez pas arraché les poils de la barbe. Non, répondit notre héros : il a fait sur-le-champ réparation à Dulcinée ; et je n'oublie jamais le respect

dû anx vieillards, sur-tout quand ils sont enchantés. Mais, monsieur, dit le jeune guide, je ne puis comprendre que vous ayez vu tant de choses pendant une heure tout au plus que vous avez été dans cette caverne. Comment! une heure! s'écria don Quichotte; j'ai remarqué trois fois le soleil se lever et se coucher. Ce n'est que le troisième jour que l'aventure la plus belle, la plus intéressante m'est arrivée. Eh! quelle est-elle? demanda Sancho. Mon ami, reprit notre chevalier, je me promenois avec Montesinos dans la délicieuse prairie, lorsque tout-à-coup j'aperçois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises absolument semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso. Surpris, troublé de cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il connoissoit ces trois villageoises. Non, m'a-t-il dit; elles ne sont arrivées que depuis peu; mais je pense que ce doivent être des prin-

cesses enchantées ; car c'est ici le rendez-vous de toutes les victimes des enchanteurs. Ne doutant plus alors que ce ne fût Dulcinée, j'ai volé vers elle ; je l'ai reconnue, et j'ai voulu lui parler ; mais, hélas ! sans me répondre, sans me jeter un regard, elle a fui comme un faon timide. Je suis resté les bras tendu, dévorant mes pleurs, mes soupirs ; et je me disposois à poursuivre cette fugitive si chère à mon cœur, lorsque le palais, la prairie, Montesinos, tous les objets ont disparu soudain à mes yeux.

O mon bon Dieu ! s'écria Sancho en se frappant le front de ses mains, est-il possible que les enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître! Ah ! monsieur, je vous le demande par tout ce que vous révérez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire ; car on finira par croire que vous êtes un peu timbré. Mon fils, répond notre

héros, je pardonne à ton amitié les conseils sévères qu'elle me donne; mais tu connois mon horreur pour le mensonge; je t'affirme, je te répète que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. Je n'ai pas encore tout dit; et lorsqu'il en sera temps je t'apprendrai bien d'autres merveilles qui te rendront celles-ci très-simples et très-croyables.

CHAPITRE XXII.

Où l'on trouvera des détails extravagants et ridicules, mais nécessaires à l'intelligence de cette étonnante histoire.

Le traducteur de Cid Hamet Benengeli a grand soin de nous avertir qu'à la fin du chapitre que l'on vient de lire l'auteur arabe avoit écrit à la marge cette remarque importante :

« Jusqu'à présent tout ce que l'on a « vu de don Quichotte, quoique grand, « quoique extraordinaire, peut s'ex- « pliquer naturellement. La seule aven- « ture de la caverne de Montesinos « semble difficile à croire. D'un autre « côté, la candeur, la bonne foi, la « franchise de notre héros, repoussent « tout soupçon qu'il ait pu mentir. Ce

« qui paroît le plus vraisemblable, c'est « que pendant son sommeil il ait rêvé « ce qu'il a dit. Cette opinion, que « l'on abandonne à la sagacité du lec- « teur, accorderoit assez bien le res- « pect dû à don Quichotte et les égards « dus à la raison. »

Quoi qu'il en soit, le jeune guide remercia notre chevalier de son étonnant récit, et lui promit d'en profiter dans son livre des Métamorphoses, en expliquant d'une manière certaine la véritable origine du fleuve Guadiana et des fontaines de Ruidera, jusqu'à ce jour inconnue. Don Quichotte lui donna d'excellents conseils sur les moyens d'assurer le succès de son ouvrage. Après avoir dîné sur l'herbe des provisions de Sancho, tous trois remontèrent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'étoit pas fort éloignée.

Ils étoient à peine dans le grand che-

min, qu'ils furent joints par un homme à pied, pressant à coup de fouet la marche d'un mulet chargé de lances. Cet homme suivoit la même route que notre héros, et passa près de lui sans s'arrêter. Mon ami, lui cria don Quichotte, votre pauvre mulet n'en peut plus ; il faut que vous ayez de grandes affaires pour le presser aussi vivement. J'en ai de grandes en effet, répondit le voyageur ; car les armes que vous voyez doivent servir demain dans un combat. Je ne puis vous en dire davantage ; mais, si vous venez coucher à la première hôtellerie, où je compte m'arrêter quelques heures, je vous instruirai du singulier motif de la bataille qui doit se livrer. En disant ces derniers mots, le voyageur étoit déjà loin.

On peut juger de l'extrême désir qu'eut aussitôt notre chevalier de rejoindre cet homme et de lui parler. Il fit doubler le pas à Rossinante, et se

hâta de gagner l'hôtellerie, où il arriva peu avant la nuit. Cette fois il ne la prit point pour un château, ce qui fit grand plaisir à son écuyer. A peine descendu de cheval, don Quichotte demanda des nouvelles de l'homme qui conduisoit le mulet chargé de lances. L'aubergiste lui répondit qu'il étoit à l'écurie. Notre héros courut l'y chercher, et le trouva criblant de l'avoine. Dans l'impatience où il étoit de l'entretenir, il l'aida lui-même à donner à manger à son mulet; ensuite il le mena s'asseoir avec lui sur un banc de pierre, le somma de sa promesse; et l'aubergiste, le guide, Sancho, étant venus se mettre en cercle pour écouter, le voyageur commença son récit.

Dans un village, dit-il, éloigné d'ici de quatre lieues, un de nos échevins perdit son âne. Malgré toutes les diligences qu'il fit il ne put le retrouver. Quinze jours après, un autre échevin, confrère du maître de l'âne perdu,

vint l'embrasser sur la place, en lui disant : Réjouissez vous, je vous apporte des nouvelles de votre âne. Ah! mon confrère, répondit l'autre, que je vous suis obligé! Ces nouvelles sont-elles bonnes? — Oui, mon confrère; je l'ai vu, je l'ai rencontré dans la montagne, sans bât, sans harnois, tout nu, fort maigre; mais enfin c'est lui : j'ai fait tout au monde pour vous le ramener; la maudite bête est déjà si sauvage, qu'elle n'a voulu entendre à rien; et, se mettant à ruer aussitôt que j'approchois, elle est allée se cacher dans le plus fourré de la montagne. Je vous propose, mon confrère, d'y retourner avec vous, et j'espère qu'à nous deux nous viendrons à bout de la prendre. — Pardi! mon confrère, vous êtes bien obligeant! j'accepte volontiers ce service, que je vous rendrai de bon cœur quand l'occasion s'en présentera.

Cela dit, nos deux échevins s'en

vont ensemble à la montagne, cherchent, recherchent avec soin; mais l'âne ne paroît pas. Celui qui prétendoit l'avoir vu dit à l'autre: Mon confrère, ne nous décourageons point; j'ai un moyen sûr pour trouver votre âne. Je vous confie que personne au monde ne sait aussi bien braire que moi; c'est un talent que j'ai cultivé dès l'enfance, et que je peux dire avoir porté à sa dernière perfection. Je vais l'employer à votre service. Soyez certain que votre âne y sera trompé le premier. Ma foi, mon confrère: reprit l'autre, j'ai la satisfaction de penser que je pourrai vous aider. Je ne veux point vous cacher que tous ceux qui me connoissent s'accordent à convenir que lorsque je me mets à braire, on croiroit entendre un âne: je m'en suis fait une occupation, une étude particulière; et, sans vouloir vous rien disputer, j'ai lieu d'espèrer que vous serez satisfait. — Tant mieux! vraiment, j'en suis ravi.

Prenez d'un côté, moi de l'autre, et, sans rivalité, sans jalousie, mettons-nous tous deux à braire, afin de retrouver votre âne — Votre idée est lumineuse, et vous justifiez bien l'excellente opinion que j'eus toujours de votre bon sens et de votre esprit.

Aussitôt ils se séparèrent ; et dès qu'ils se sont perdus de vue, tous deux se mettent à braire avec tant de perfection, qu'ils accourent l'un vers l'autre, croyant que c'étoit l'âne qui leur répondoit. Surpris également de se rencontrer : Quoi ! c'est vous, mon confrère ! dit le premier. C'est moi-même, répond le second. Est-il possible, mon confrère, que ce soit vous que je viens d'entendre ? — Oui; mais je suis dans l'admiration. — Par ma foi ! je n'en reviens pas. — C'est qu'il n'y a point de différence. — Vous êtes indulgent : c'est vous qui méritez ces éloges. Quel son ! comme il est soutenu ! comme il est plein ! comme il

est beau ! — Et vous donc ! quelle vérité dans les repos, dans les reprises ? Ah ! je vous cède la palme. — Point du tout ; mais je suis flatté qu'un connoisseur comme vous daigne m'accorder quelque estime. Recommençons, si vous le voulez bien.

Chacun reprend alors un chemin différent, se remet à braire ; et quatre ou cinq fois vient à la voix de son confrère, toujours trompé par la ressemblance. L'âne perdu étoit le seul qui ne dît rien : il n'avoit garde de rien dire ; nos échevins le trouvèrent à demi mangé par les loups. Je ne m'étonne plus, dit l'un, que votre voix ne l'ait pas fait venir. S'il n'étoit pas mort, reprend l'autre, je ne lui aurois jamais pardonné de ne vous avoir pas répondu. Consolés par ces éloges réciproques, ils retournèrent au village, où leur premier soin fut de raconter ce qui leur étoit arrivé. Tous deux parlèrent avec enthousiasme de

la grace, de la perfection, du talent extraordinaire que chacun d'eux avoit à braire. Ces récits volèrent de bouche en bouche, et se répandirent dans le pays. Le diable qui se plaît toujours à faire naître des noises, engagea quelques habitants des villages voisins à se mettre à braire en rencontrant les nôtres, et à leur dire que c'étoit la langue de leurs échevins. Les petits garçons, qui ne valent rien nulle part, se mêlèrent de la plaisanterie. Dès ce moment elle devint générale : notre village n'a plus d'autre nom que le village des ânes. L'on s'est fâché, l'on s'est battu : enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en règle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet.

Don Quichotte alloit prendre la parole, et faire de sages réflexions sur

cette singulière aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vêtu de peau de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria : Seigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? Eh! c'est maître Pierre! répond l'aubergiste avec un transport de joie; c'est maître Pierre! Réjouissons-nous! soyez le bien venu, maître Pierre! où sont donc le singe et les marionnettes? Ils ne sont pas loin, reprit l'arrivant; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. — Si je le peux! pour vous, maître Pierre, je refuserois le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes : j'ai beaucoup de monde ici; la recette sera bonne; et nous allons rire ce soir. — Je ne demande pas mieux : je modé-

rerai le prix ; pourvu qu'on paie ma dépense ; je ne prendrai rien pour les places.

En parlant ainsi, maître Pierre sort pour faire avancer sa charrette, et don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. Seigneur, répond l'aubergiste, notre bon ami maître Pierre court depuis long-temps ce pays, en faisant jouer par ses marionnettes une pièce admirable, dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par son amant don Gaïferos : il a de plus avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes; car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répète tout haut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croit ce singe

sorcier ; ce qui pourroit fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question : ces deux réaux ont déjà fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici : il est bon homme, gai, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire.

Maître Pierre reparut alors avec sa charrette, son petit garçon, ses marionnettes, son singe, qui étoit assez grand, sans queue, avoit le derrière pelé, l'air vif et spirituel. Don Quichotte s'avança vers lui : Monsieur le devin, dit-il, je vous demande de me dire ce qui doit m'arriver demain. Seigneur, répondit maître Pierre, cet animal ne se flatte pas de connoître l'avenir, il n'est habile que sur le présent et le passé. Pardi ! s'écria Sancho, voilà une belle science ! Je ne donnerois pas une épingle pour qu'on m'apprenne ce qui m'est arrivé ; je le sais

mieux qu'un autre apparemment. Mais puisque ce monsieur le singe connoît le présent, je lui offre mes deux réaux pour qu'il me dise ce que fait dans ce moment Thérèse Pança ma femme. Maître Pierre refusa de prendre l'argent d'avance : il donne un coup sur son épaule gauche; le singe saute à l'instant, approche sa bouche de l'oreille de son maître, remue vivement ses deux mâchoires, et revient à terre au bout de quelques minutes. Maître Pierre, sans parler, s'avance vers don Quichotte, se met à genoux; et saisissant les jambes de notre chevalier : Permettez-moi, lui dit-il, d'embrasser avec respect les genoux du restaurateur de la chevalerie errante, qui, sans vous, alloit être éteinte. Permettez-moi de rendre mes hommages au vaillant don Quichotte de la Manche, le vengeur des opprimés, l'appui des malheureux, le soutien des foibles, l'espoir et l'ad-

miration de ceux qui aiment encore la vertu.

A ces paroles, notre héros, son écuyer, le guide, l'aubergiste, tout le monde, demeurèrent stupéfaits. Sans leur donner le temps de se remettre, maître Pierre regarde Sancho. O toi, lui dit-il, le meilleur, le plus fidèle écuyer du plus grand chevalier du monde, réjouis-toi; ta femme Thérèse est à présent occupée de filer une livre de lin. Solitaire dans sa maison, pensant à l'époux qu'elle adore, elle n'a près d'elle qu'un vieux pot cassé, dans lequel elle a mis du vin, qui de temps en temps soutient son courage. Eh bien! je le crois, répondit Sancho: Thérèse est une brave femme; et si elle n'étoit point jalouse, je ne la troquerois pas pour la géante Andalone, qui avoit un si grand mérite, à ce que prétend mon maître. Quant à ce petit pot de vin qui tient compagnie à Thérèse, je la reconnois en-

core là ; jamais elle ne se laisse manquer de rien , fût-ce aux dépens de ses héritiers.

Je suis forcé d'avouer, interrompit don Quichotte, que plus on vit, plus on apprend. Je n'aurois jamais cru qu'un singe pût deviner avec cette justesse. Car enfin , messieurs , je ne m'en cache point : je suis ce don Quichotte de la Manche , que cet admirable animal a beaucoup trop vanté sans doute ; mais , sans mériter ces éloges, je puis dire que j'ai un bon cœur , et que je désire de faire du bien à tous ceux que je rencontre. Seigneur chevalier, reprit maître Pierre, ma joie est si grande de vous avoir vu, que je vais à l'instant préparer mes marionnettes, et donner mon spectacle gratis à tous ceux qui sont ici. Allons ! allons ! cria l'hôte avec transport : les marionnettes ! les marionnettes ! Ma fille, ma femme , préparez la belle salle pour les marionnettes de maître Pierre.

Tandis que la salle se préparoit, Sancho voulut encore savoir du singe si les grandes choses que son maître avoit vues dans la caverne de Montesinos étaient véritables ou non. Le singe sauta, selon son usage, sur l'épaule de maître Pierre, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho : Le devin prétend que votre question est difficile et captieuse; mais qu'un seul mot y répondra. Tout ce que l'illustre don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montesinos est au moins très-vraisemblable. Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle, où on lui donna la place d'honneur. Tout ce qui étoit dans l'auberge vint se ranger derrière lui. Plusieurs bougies furent allumées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairoient parfaitement. Maître Pierre se cacha derrière pour faire mouvoir les figures : son petit garçon se plaça debout sur

le devant de la scène, tenant une baguette à la main, pour tout expliquer aux spectateurs; et la toile se leva.

CHAPITRE XXIII.

Les marionnettes de Mélisandre.

La cour de Didon, la suite d'Énée, écoutoient dans un profond silence; Toutes les oreilles étoient attentives, tous les yeux fixés sur la scène, lorsqu'on entendit derrière le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours, mêlé de salves d'artillerie. Alors le petit garçon prit la parole, et dit, d'un ton de fausset:

Ici commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaïferos, histoire tirée des chroniques françoises et des romances espagnoles, que grands et petits connoissent. Vous allez voir comment Mélisandre, prisonnière chez les Maures de Sansuegne, qui s'appelle à présent Saragosse, fut remise en liberté par son mari don Gaïferos. Le voilà ce don

Gaïferos, qui, oubliant un peu sa femme, s'amuse et se divertit à la cour de l'empereur Charlemagne, père putatif de Mélisandre; le voilà qui fait une partie de dames, comme le dit la romance :

> Don Gaïferos joue aux dames,
> A la sienne il ne songe pas.

Vous voyez présentement ce personnage qui paroît avec la couronne en tête et le sceptre dans la main; c'est l'empereur Charlemagne. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme, et vient lui parler vertement de tous les dangers que court son honneur en laissant ainsi son épouse captive. Don Gaïferos lui répond : et l'empereur se fâche à tel point, qu'il est prêt à lui donner de son sceptre sur la figure : on prétend même qu'il lui en donna. Quand sa réprimande est finie, Charlemagne lui tourne le dos. Voyez comment don

Gaïferos, piqué de ce qu'il vient d'entendre, se lève enflammé de colère; comme il jette par terre la table, les dames et le damier; comme il demande ses armes, et prie son cousin, don Roland, de lui prêter sa bonne épée Durandal. Don Roland refuse de la lui prêter; il s'offre d'aller avec lui pour délivrer Mélisandre : mais don Gaïferos le remercie; il dit que lui seul suffira, va s'armer, monte à cheval, et prend la route de Sansuegne.

A présent, messieurs, regardez cette grande et haute tour du palais de Saragosse; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en Maure; c'est la femme de Gaïferos, c'est la belle Mélisandre, qui dès le matin vient s'établir là, tourne ses yeux sur le chemin de France, songe à Paris, à son époux, et soupire d'en être si loin. Mais considérez une chose épouvantable, inouie, et qui va vous faire frémir : remarquez ce petit Maure qui

vient derrière Mélisandre, tout doucement, pas à pas, avec le doigt sur sa bouche, prenant garde d'être aperçu. Il s'approche de la princesse, arrive, fait un peu de bruit; elle se retourne: aussitôt le petit Maure lui prend un baiser. Mélisandre est au désespoir; voyez comme elle essuie ses lèvres avec la manche de sa chemise, pleure, se désole, les essuie encore, et s'arrache ses beaux cheveux blonds. Ah! messieurs, à combien d'horreurs les captives sont exposées!

Mais vous voyez ce vieux Maure qui se promène avec gravité dans cette galerie dorée; c'est Marsile, roi de Sansuegne. Il a vu l'insolence du petit Maure; et, quoique ce soit un de ses parents, et même son favori, Marsile ordonne qu'on le prenne, qu'on lui donne deux cents coups de fouet au milieu de la place publique. Voilà que la sentence s'exécute; car chez les Maures point d'appel; les procé-

dures ne sont pas longues ; avantages qu'ils ont sur nous, qui jamais ne les voyons finir.

Petit garçon, interrompit don Quichotte, suivez votre histoire, sans commentaire ; les digressions nuisent à l'intérêt. Sans doute, s'écria maître Pierre derrière le théâtre ; bavard que vous êtes, profitez des avis de monsieur, sans vous jeter dans des raisonnements au-dessus de votre portée. Cela suffit, répondit le petit garçon d'une voix moins haute ; je n'ai pourtant rien dit de mal.

Ce chevalier, reprit-il, que vous voyez sur son cheval, couvert d'une cape gasconne, c'est don Gaïferos lui-même. Il arrive au pied de la tour ; Mélisandre le considère, et le prend pour un voyageur. Elle lui chante d'une douce voix l'ancienne romance que vous savez tous :

> Beau chevalier, viens tu de France ?
> As-tu vu don Gaïferos ?

Voyez comment Gaïferos se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnoît, et comme elle en saute de joie. La voilà prête à s'élancer du haut du balcon par terre pour le rejoindre plus vîte; mais elle aime mieux cependant nouer ensemble les draps de son lit, et se laisser couler en bas. La voilà qui vient, qui descend, elle est déjà tout près d'arriver. Ah! quel malheur! son beau falbala s'accroche à un grand clou du mur; Mélisandre reste suspendue; hélas! que deviendra-t-elle?

Mais n'en soyez pas inquiets. Voyez-vous don Gaïferos escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala. Elle meurt de peur; il l'emporte, la jette à califourchon, jambe d'ici, jambe de là, sur la croupe de son cheval, se remet en selle, lui dit de l'embrasser fortement, de croiser

ses bras contre sa poitrine; pique des deux, prend le galop; et la belle Mélisandre, qui se sent un peu cahotée, serre son mari de toutes ses forces, tremble, le serre encore plus, parce qu'elle n'est pas accoutumée à cette manière de voyager.

Remarquez à présent, messieurs, que le cheval de Gaïferos ne manque pas de hennir sitôt qu'il sent sur son dos la belle et honorable charge de son maître et de sa maîtresse. Voyez comme il galope bien, comme il est déjà loin de Saragosse, et comme il a pris de lui-même la grande route de Paris. Allez en paix, couple d'amants, allez jouir du bonheur d'être ensemble et de vous aimer dans votre chère patrie! qu'aucun accident ne vienne troubler un voyage aussi délicieux! que vos amis et vos parents, réjouis par votre arrivée, vous pressent tous deux dans leurs bras, et soient long-temps les heureux témoins de la

félicité que donnent l'amour et l'hymen réunis !

Petit garçon, s'écria pour la seconde fois maître Pierre, vous avez donc aujourd'hui la rage des réflexions : on vous les a défendues. Le petit garçon ne répondit rien.

Malheureusement, reprit-il, Mélisandre avoit été vue descendant du haut de la tour, et fuyant avec son époux. Le roi Marsile averti, fait aussitôt répandre l'alarme, battre le tambour, sonner le tocsin. Entendez-vous le tintamarre horrible qui se fait dans Saragosse? entendez-vous les armes, les cris, les instruments de musique, toutes les cloches à-la-fois qui retentissent de toutes parts?

Doucement, interrompt encore notre héros, les Maures n'avoient point de cloches ; ils se servoient de timbales, de fifres ; maître Pierre, c'est une faute. Vous avez raison, seigneur chevalier, lui répondit maître Pierre ;

mais je vous demande de nous la passer. Il y en a bien d'autres, ma foi, dans nos comédies les plus admirées ! Poursuivez, petit garçon; le seigneur don Quichotte est indulgent.

Au milieu de tout ce tumulte, voyez présentement, messieurs, la superbe cavalerie qui va sortant de la ville à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers avec leurs grandes moustaches, leurs cimeterres à la main, leur air farouche et terrible. Écoutez toutes ces trompettes, ces timbales, ces cors, ces hautbois. O combien voilà d'escadrons ! En voici, messieurs, de nouveaux; en voilà qui passent encore. Tous les Maures sont à cheval, tous les Maures ont pris les armes. Oh ! que je crains pour nos amants ! Si par malheur ils sont rejoints, vous les allez voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidèle et barbare.

Non, par Dieu ! s'écrie notre héros avec une voix de tonnerre, non ; tant que je vois le jour il ne peut rien arriver au brave don Gaïferos. Arrêtez, lâches musulmans, cessez une indigne poursuite ; c'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous. A ces mots, l'épée à la main, il s'élance sur les marionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les tours, les maisons, les remparts de Saragosse, pénètre même plus loin ; et si maître Pierre ne s'étoit baissé, sa tête tomboit sur la scène avec celles de ses guerriers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derrière sa plus forte planche, crioit de toutes ses forces : Seigneur don Quichotte, seigneur don Quichotte, appaisez-vous, s'il vous plaît ; ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah ! malheureux que je suis ! vous me cassez tout, vous me ruinez. Don Quichotte

n'écoutoit rien, et continuoït le carnage. En moins de huit ou dix minutes le théâtre croula par terre; la cavalerie fut taillée en pièces; le roi Marsile, grièvement blessé, demeura dans les débris; l'empereur Charlemagne tomba d'un côté, sa couronne et son sceptre de l'autre; le singe, effrayé du tapage, brisa sa chaîne et s'enfuit sur les toits; le petit garçon courut se cacher; le guide, l'aubergiste, tout l'auditoire, se hâtèrent de gagner la porte; Sancho lui-même voulut se sauver, et n'a pas craint de dire depuis qu'il n'avoit jamais vu son maître dans une si furieuse colère.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, ne voyant plus d'ennemis, s'arrête pour reprendre haleine. Je voudrois bien, s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fussent témoins de cette aventure. Où en seroient don

Gaïferos et la belle Mélisandre, si le hasard ou leur bonheur ne m'avoit pas conduit ici? Mon bras les a délivrés de cette horde de mécréants. Vive, vive la chevalerie! elle seule fait des heureux.

Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse dans le coin où il se tenoit. Je peux dire comme le roi Rodrigue quand il eut perdu sa bataille: Hier j'étois maître de l'Espagne, aujourd'hui je n'ai point d'asyle; j'avois, il n'y a pas un quart-d'heure, des empereurs, des rois à mes ordres; je faisois marcher d'un seul mot de nombreuses et belles armées; mes palais, mes villes, mes coffres étoient pleins de dames, de chevaliers, de coursiers superbes, de harnois magnifiques: et me voilà dépouillé, solitaire, pauvre, à l'aumône, puisque mon singe, d'où venoit tout mon bien, court à présent les toits du logis, d'où rien au monde ne le fera descendre!

Hélas! à qui dois-je tant d'infortunes? à l'injuste et soudaine colère d'un chevalier jusqu'à ce jour l'ami, le père des malheureux, le soutien des foibles et des opprimés. C'est pour moi seul qu'il est cruel : je n'en bénis pas moins son nom glorieux.

Ce touchant discours attendrit Sancho. Ne pleurez pas, dit-il, maître Pierre; vos plaintes me fendent le cœur. Je connois monseigneur don Quichotte; il est bon, il est scrupuleux; et, s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera. Assurément, dit notre héros; mais je ne sache pas que maître Pierre ait rien à réclamer de moi. Comment! rien, reprit celui-ci; regardez donc ces corps morts, ces villes détruites, ces membres épars, ces princesses mutilées; n'est-ce pas mon bien? n'est-ce pas mon sang que vous avez répandu? n'est-ce pas ces marionnettes qui seules me faisoient vivre, et que

votre bras invincible a réduites presque au néant? Allons, dit notre chevalier, voici sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs : vous verrez que ces ennemis ne seront plus que des marionnettes. Ma foi! je ne vous cache point que je les ai pris pour des Maures, Mélisandre pour Mélisandre, don Gaïferos pour don Gaïferos : j'ai fait ce que ma profession m'obligeoit de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute; et, pour vous prouver la pureté de mes intentions, je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage. Estimez-le vous-même, maître Pierre; je m'acquitterai sur-le-champ. Maître Pierre, en s'inclinant, répondit qu'il n'en attendoit pas moins du magnanime don Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés.

Maître Pierre alors releva de terre Marsile, roi de Saragosse, avec la tête

partagée en deux. Messieurs, dit-il, je m'en rapporte à vous : pensez-vous qu'il soit bien facile de faire remonter sur son trône le monarque que je vous présente ? Ne faut-il pas le regarder comme à-peu-près mort ? et croyez-vous que ce soit trop de quatre réaux et demi pour le trépas du roi Marsile ? C'est juste, s'écria don Quichotte. Et celui-ci, reprit maître Pierre, qui a la poitrine, l'estomac et le ventre ouvert, c'est pourtant le grand empereur Charlemagne : est-ce trop de cinq réaux pour le guérir ? Mais c'est beaucoup, dit Sancho. Ma foi ! non, reprit l'aubergiste ; considérez la blessure. A la bonne heure ! ajouta don Quichotte, je donne cinq réaux pour l'empereur. Ah ! mon Dieu ! s'écria maître Pierre, en voici une qui a le nez coupé et un œil crevé ! et c'est la belle Mélisandre ! hélas ! qui la reconnoîtroit ? Messieurs, un peu de conscience : songez à ce qu'elle fut, et regardez ce qu'elle est,

ce nez avec cet œil de moins ne valent-ils pas deux réaux et douze maravédis? Maître Pierre, reprit don Quichotte d'un air sévère, on ne me vend point des chats pour des lièvres, au train dont alloit le cheval de don Gaïferos : Mélisandre et lui doivent être en France. Je suis sûr qu'ils y sont arrivés, et qu'au moment où je vous parle cette belle, avec son mari, se repose entre deux draps. Rayez donc cet article, s'il vous plaît. Vous avez raison, répondit maître Pierre, qui ne vouloit pas de dispute : ce nez coupé n'est point Mélisandre; je la reconnois à présent, c'est une de ses dames d'honneur qui se sera trouvée dans la bagarre. Je ne demande pour elle que quelques maravédis.

Ainsi fut réglé le tarif des tués et des blessés. Le tout, modéré par les arbitres, fit une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ, en ajoutant quelque chose de plus pour

la peine de reprendre le singe. Maître Pierre fut content, don Quichotte fort satisfait d'avoir sauvé Mélisandre, et la paix rétablie dans l'hôtellerie, où tout le monde alla se coucher. Le lendemain, dès le point du jour, maître Pierre partit avec sa charrette, son singe et les débris de son théâtre. Notre héros se mit en route plus tard, après avoir pris congé de son guide, et payé sa dépense à l'aubergiste, qu'il laissa tout émerveillé de ce qu'il avoit fait et dit.

CHAPITRE XXIV.

Suite de l'aventure des ânes.

Le bénévole lecteur est sans doute curieux de savoir ce que c'étoit que maître Pierre ; je ne lui en ferai point un secret. Il se rappelle les galériens délivrés jadis par notre chevalier, et ce fameux Ginès de Passamont, voleur de l'âne de Sancho. Ginès craignant, pour bonnes raisons, de tomber entre les mains de la justice, s'étoit mis un emplâtre sur l'œil, avoit acheté un singe, qu'il avoit dressé à son petit manège, et s'étoit établi joueur de marionnettes. L'adroit fripon ne manquoit jamais, avant d'entrer dans un bourg, de s'informer soigneusement des principaux habitants, de leurs affaires, de leurs relations, de ce qui leur étoit arrivé. Dès qu'il se voyoit instruit, il

alloit dans ce lieu montrer ses marionnettes, pour lesquelles il avoit fait une demi-douzaine de pièces intéressantes ou comiques; ensuite il annonçoit que son singe répondoit sur le présent et le passé, moyennant deux réaux par question. Tout le monde s'empressoit d'interroger le singe devin; Ginès, qui avoit de l'esprit, tirant parti de ce qu'il savoit, suppléant à ce qu'il ne savoit pas, faisoit parler son singe avec beaucoup d'adresse, étonnoit, amusoit ses spectateurs, s'enrichissoit de leur argent, et les renvoyoit satisfaits. Il avoit fort bien reconnu dans l'auberge son libérateur don Quichotte et l'écuyer Sancho Pança, qu'on ne pouvoit guère oublier pour peu qu'on les eût rencontrés; il ne perdit point cette heureuse occasion de faire valoir l'habileté de son singe et de se divertir lui-même, quoique le jeu pensât lui coûter cher, lorsque don Quichotte, attaquant la cavalerie du roi

Marsile, fit passer son épée si près de sa tête.

Notre héros, sorti de l'auberge, voulut, avant de gagner Saragosse, visiter les rives de l'Ebre; il marcha pendant deux soleils sans qu'il lui arrivât d'aventure; mais le troisième jour, comme il gravissoit une petite colline, il entendit un bruit de tambours, de trompettes et d'arquebusades. Ne doutant point que ce ne fût quelque régiment en marche, il piqua Rossinante, arriva sur la colline, et découvrit dans le vallon une troupe de deux cents hommes à-peu-près, armés de lances, d'arbalètes, de pertuisanes et de hallebardes. Notre chevalier descendit le coteau, s'approcha du bataillon, et distingua bientôt la principale bannière, sur laquelle on avoit peint un fort joli petit âne, la bouche béante, les naseaux ouverts, le cou tendu, les oreilles dressées, paroissant braire de toutes ses

forces. Autour du drapeau l'on voyoit écrit :

Le braire de nos échevins
Nous sert de trompette guerrière.

Don Quichotte, d'après cette inscription, ne douta point que ce ne fût l'armée de ce village insulté par ses voisins, et qui venoit se venger des railleurs. Il voulut joindre cette armée malgré les représentations de Sancho, qui de sa vie ne se soucia de se trouver dans de semblables fêtes.

Les paysans de la bannière de l'âne firent un bon accueil à notre chevalier, dont les armes, dont la figure ne laissèrent pas de les étonner. Don Quichotte leur témoigna le désir de parler à tout le bataillon. On fit silence, on l'environna. Le héros prit la parole :

Illustres seigneurs, dit-il, c'est votre seul intérêt qui m'engage à vous donner des avis que je crois sages et

utiles : si, par malheur, ils vous déplaisent, faites un signe, je me tairai. Premièrement je dois vous dire que je suis chevalier errant, que ma profession est celle des armes, et que mon devoir, comme mon plaisir, est de secourir avec cette épée tous ceux qui ont besoin d'appui. Je suis instruit du motif qui vous a fait prendre les armes ; vous voulez venger de prétendus affronts ; mais, croyez-moi, braves amis, je connois les lois de l'honneur, et je vous réponds sur le mien que jamais un corps, une ville, une assemblée quelconque d'hommes ne doit se regarder comme blessée par les outrages de quelques individus isolés. En reproches comme en louanges, tout ce qui est général ne s'applique jamais à personne. Qu'importe que quelque méchant, quelque sot, ou quelque étourdi, insulte une nation, une province entière, par ces fades quolibets qui se propagent dans les bouches gros-

sières? cette province, cette nation, ira-t-elle allumer la guerre pour un propos imbécille tenu par un insolent? Non, non; Dieu nous l'interdit, et la raison s'y oppose. La guerre est un fléau si terrible, la nécessité de verser du sang est un malheur si affreux et si ressemblant au crime, qu'il faut une bien grande cause pour oser s'y déterminer. Vous voulez vous venger, dites-vous: ah! ce seul mot vous avertit que vous allez vous rendre coupables. Vous venger! et vous êtes chrétiens! Vous venger de qui? de vos frères, de vos voisins, de vos compatriotes! Êtes-vous donc infidèles aux préceptes de votre religion? Êtes-vous donc insensibles à la voix de l'humanité? Allons, mes braves amis, plus de haine, plus de colère: aimons-nous; cela vaut mieux que de vaincre. N'avons-nous pas assez de maux que nous ne pouvons empêcher, sans nous en faire encore nous-mêmes?

Le diable m'emporte, disoit en lui-même Sancho, si mon maître n'est pas aussi bon théologien qu'un évêque ! Il faut que j'essaie aussi de faire de petits sermons : je suis persuadé que je m'en tirerai fort bien ; je me sens du talent pour parler en public, et je vais m'essayer avec ces gens-ci. Notre écuyer profite aussitôt du silence qu'observoit encore le bataillon presque persuadé par don Quichotte. Messieurs, dit-il d'une voix haute, celui que vous venez d'entendre, monseigneur don Quichotte de la Manche, qui s'appeloit jadis le chevalier de la Triste Figure, et se nomme à présent le chevalier des Lions, est un homme qui n'ignore de rien, qui sait du latin et de l'espagnol plus que nous tous, qui connoît tout ce qui concerne la partie des batailles et des affaires d'honneur mieux qu'aucun bachelier du monde ; ainsi je vous exhorte fort à suivre ce qu'il vous dit, et je m'en

rends caution d'avance. Que diable! messieurs, faut-il donc s'échiner les uns les autres parce qu'on vient nous braire aux oreilles? Eh! quand j'étois petit garçon, je tirois vanité de savoir braire; personne ne s'avisoit de m'en railler, au contraire, les plus huppés de mon village portoient envie à mon talent. Tenez, messieurs, vous en allez juger; car cette science est comme celle de nager, elle ne s'oublie jamais; écoutez-moi donc, je vous prie.

Sancho serre alors son nez d'une main, et se met à braire avec tant de force que toute la vallée en retentit. Un des paysans qui l'environnoient crut que Sancho se moquoit d'eux; et, levant le gros bâton qu'il portoit, lui en appliqua sur l'épaule un coup si pesant, que notre pauvre écuyer tomba de son âne à terre. Don Quichotte voulut frapper le paysan; le bataillon tout entier presse, menace le héros;

les lances, les arquebuses se dirigent toutes sur lui; mille pierres lancées par des bras robustes sifflent déjà près de sa tête. Ces lances, ces pierres ne l'eussent guère effrayé; mais la seule vue des armes à feu, que toute sa vie il avoit détestées, le força de tourner bride. Il fit plus; il piqua des deux, et sortit au grand galop du milieu de cette troupe d'ennemis, en se recommandant à Dieu, et se croyant à chaque instant atteint et percé d'une balle. Par bonheur personne ne tira. Satisfaits de l'avoir vu faire sa retraite, les paysans relevèrent Sancho, encore étourdi de sa chûte, le remirent sur son âne, et le laissèrent aller. Le pauvre écuyer n'avoit pas la force de conduire sa monture; mais l'âne alla de lui-même rejoindre son ami Rossinante. Le bataillon, après avoir attendu toute la journée les ennemis, qui ne parurent point, s'en retourna triomphant; et s'il s'en étoit trouvé parmi

eux qui fussent instruits des coutumes grecques, ils n'auroient pas manqué sans doute, avant de quitter ce lieu, d'élever un beau trophée.

CHAPITRE XXV.

Détails importants qu'il faut lire.

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir. Personne n'en pourra douter apès avoir vu don Quichotte tourner le dos à ses ennemis. Le pauvre Sancho l'eut bientôt rejoint; mais en arrivant il se laissa tomber aux pieds de Rossinante. Don Quichotte descendit pour visiter ses blessures : il n'en trouva point, et le regardant avec des yeux irrités : De quoi vous avisez-vous, lui dit-il, d'aller braire au milieu d'une armée qui ne fait la guerre que pour ce motif? Vous qui savez tant de proverbes, avez-vous oublié celui de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu? Que méritoit votre impertinence, sinon des coups de bâton, et peut-être même

des coups de sabre? Oh ! je ne brairai plus, monsieur, répondit tristement Sancho ; voilà qui est fait pour ma vie; je renonce même à parler en public. Vous me permettrez seulement de penser que les chevaliers errants savent fuir tout comme les autres, et ne s'embarrassent guère de leurs malheureux écuyers. — Qu'entendez-vous par ces paroles? Se retirer n'est pas fuir; et la véritable valeur, qui jamais ne ressemble à la témérité, sait se conserver quand il le faut pour des périls dignes d'elle. L'histoire en fournit mille exemples.

A tout cela Sancho, remonté sur son âne, et cheminant la tête basse, ne répondoit que par des soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer? reprit l'impatient don Quichotte. Pardieu ! répondit l'écuyer, j'ai que tout le dos me fait mal, depuis le bas de l'épine jusqu'à la nuque de mon cou. — Je vous en dirai la raison; c'est que le bâton dont

on vous a frappé étoit sûrement fort long et fort gros. En tombant sur vous, toute sa longueur aura porté bien d'à-plomb ; et si cette longueur eût été plus considérable, vous souffririez encore plus de douleur. — Ma foi, monsieur, vous l'avez trouvé ; je remercie votre seigneurie de m'apprendre que je n'ai eu mal qu'à l'endroit où l'on m'a touché. Cela me soulage beaucoup, et je ne l'eusse pas deviné sans vous. Comme vos belles réflexions me font aussi réfléchir, je vous dirai franchement qu'on se lasse de tout dans le monde, et que je commence à me dégoûter des profits qu'on trouve à la suite de messieurs les chevaliers errants. Un jour l'on est berné pour eux, le lendemain bâtonné, sans qu'ils s'en mettent en peine. Ils vous récompensent, à la vérité, de ces petits accidents en vous faisant mourir de faim, en vous donnant à boire l'eau des ruisseaux, et vous offrant pour dormir les

verts gazons des campagnes. Je commence à croire qu'il seroit plus sage de m'en retourner chez moi travailler avec ma femme et mes enfants, vivre en paix, sans m'embarrasser de la chevalerie, qui, la vôtre exceptée, monsieur, me paroît de toutes les folies la plus sotte et la plus ennuyeuse.

Avant de vous répondre, Sancho, reprit froidement don Quichotte, convenez avec moi d'une chose; c'est que depuis que vous parlez votre dos vous fait moins de mal. Continuez, mon fils, ne vous gênez point; dites tout ce qu'il vous plaira. Le léger ennui d'entendre des sottises ne peut être mis en comparaison avec le plaisir de vous soulager. Quant à l'envie que vous avez de retourner à votre maison, à Dieu ne plaise que je vous retienne! Vous avez ma bourse; voyez depuis quand nous sommes ensemble, combien vous devez gagner par jour, et payez-vous par vos mains. — Mon-

sieur, quand je servois Thomas Carrasco, le père du bachelier, j'avois deux ducats par mois, et l'on me nourrissoit encore. Il me semble qu'on a plus de mal au service d'un chevalier qu'au service d'un laboureur; car enfin, chez ce laboureur; quand on a bien travaillé, l'on est sûr de manger à sa faim, et de dormir dans un lit. Je ne me rappelle pas qu'avec votre seigneurie ce bonheur me soit arrivé, si ce n'est le peu de jours que nous avons passés chez don Diegue, et l'instant où monsieur Gamache me permit d'écumer son pot. — Fort bien! Que prétendez-vous donc que je vous donne de plus que le laboureur Thomas Carrasco? — Ma foi! quand vous ajouteriez deux réaux aux deux ducats, je ne crois pas que cela fût trop, pour les gages seulement; et puis pour la promesse de cette isle qui est encore à venir, je pense qu'il faudroit six réaux. — J'y consens; comptez vous-même

ce que cela fait depuis vingt-cinq jours que nous sommes en campagne. — Bonté divine! vingt-cinq jours! il y a plus de vingt-cinq ans que vous m'avez promis cette isle, et que nous courons après à travers les coups de bâton. — Je pense qu'il y a de l'erreur dans votre calcul; mais vous voulez garder tout mon argent, et je ne dispute point; je vous le donne de bon cœur. Allez, retournez chez vous; abandonnez votre maître; soyez le premier écuyer qui, par un vil intérêt, par une cupidité basse, délaissa celui qui l'avoit nourri; je n'en serai que trop vengé. Ingrat, insensé que vous êtes! vous touchiez enfin à l'instant de posséder ce gouvernement dont vous êtes si peu digne, vous alliez recevoir le prix des souffrances que j'ai partagées; mais vous vous rendez vous-même justice en retournant à l'état vil pour lequel vous êtes né.

Sancho, pendant ce discours, regar-

doit de temps en temps son maître, soupiroit encore plus fort, et ne trouvoit plus rien à répondre. Après un assez long silence, sanglotant, les larmes aux yeux : Monseigneur, dit-il, monseigneur, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convenu ; je suis un véritable âne, il ne me manque que le bât; et si vous voulez le mettre sur mon dos, je serai loin de m'en plaindre; vous ne ferez qu'une justice. Pardonnez, je vous en prie, à ma jeunesse; je parle beaucoup, et je sais fort peu; mais je suis plus sot que méchant, et vous n'ignorez pas que Dieu pardonne au pécheur qui se convertit. Mon pauvre ami, reprit don Quichotte, nous avons tous besoin qu'on nous pardonne ; et je ne fais que mon devoir en oubliant ce qui s'est passé. Tâche seulement de te corriger de cet amour de l'argent, trop indigne d'une belle ame; élève ton cœur, ton esprit, en songeant aux récompenses

tardives peut-être, mais sûres que je dois te donner un jour : en les attendant, soyons bons amis ; l'amitié console de tout, et tu peux compter sur la mienne.

Le bon écuyer essuya ses pleurs et remercia son bon maître. Tous deux entrèrent dans un bois, où ils passèrent la nuit gaiement, malgré les douleurs de Sancho, que le serein rendoit plus vives. A l'aube du jour ils reprirent leurs montures et suivirent ensemble les bords de l'Ebre.

CHAPITRE XXVI.

Aventure de la barque enchantée.

Don Quichotte et Sancho Pança cheminoient paisiblement sur les rives de ce beau fleuve qui va portant l'abondance, et roule avec majesté dans un canal toujours plein des ondes toujours transparentes. Ce magnifique spectacle de la verdure et des eaux faisoit rêver notre chevalier, et lui inspiroit de tendres pensées. Tout-à-coup il aperçoit une petite barque sans rames, sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire descend aussitôt de cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire. Mon devoir, répond-il gravement. Cette barque n'est pas là pour rien. Si tu connoissois comme moi nos livres, tu

saurois, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur chargé du soin de ses affaires ne manque jamais d'envoyer, quelquefois à deux mille lieues, soit un nuage, soit un hippogriffe, soit une petite barque, à un autre chevalier, qui arrive en un clin-d'œil, par les airs ou sur les flots, au secours du héros opprimé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la barque; hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante avec ton âne; entrons dans ce léger esquif, et suivons en aveugles nos destinées. Monsieur, je vous obéirai, répondit l'écuyer surpris, parce que le proverbe dit: Obéis d'abord à ton maître, ensuite tu raisonneras. Mais s'il m'étoit permis de commencer par raisonner, je vous dirois que cette barque appartient à quelques pêcheurs qui pêchent dans cette rivière les meilleures aloses du monde. Il n'y a point là d'enchantement; et j'ai beaucoup de

peine à me résoudre à quitter ainsi nos pauvres bêtes. — N'en sois pas inquiet, Sancho; celui qui va nous conduire peut-être à l'extrémité du pôle, saura prendre soin de nos coursiers. — Allons, monsieur, les voilà liés. Quand partons-nous pour ce beau pays? — Tout-à-l'heure, ami; suis-moi, lève l'ancre, et fendons les mers.

Notre héros saute dans la barque : son écuyer, qui le suit, rompt le lien qui l'attachoit, et le bateau s'éloignant du bord suit doucement le cours du fleuve. Il n'étoit pas encore à deux toises du rivage que Sancho se mit à trembler de peur. Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher; voyez mon âne, comme il me regarde avec inquiétude et tendresse! O mes bons amis, mes pauvres enfants! ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons; j'espère que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera

pas de longue durée, bientôt nous serons rejoints. Ces paroles étoient entrecoupées de sanglots; mais le sévère don Quichotte, indigné de tant de foiblesse, fixe sur Sancho des yeux de colère : Qu'as-tu, lui dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, plus pusillanime que le ver de terre? que te manque-t-il? et que souffres-tu ? Te fait-on traverser pieds nus les éternelles glaces des monts Riphées? assis à ton aise dans un navire, comme Cléopâtre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde ; tu fais cent lieues par minute; et depuis que nous parlons nous avons déjà parcouru quarante degrés de latitude. Si j'avois un astrolabe je te dirois juste où nous sommes; mais d'avance je puis t'assurer que nous avons au moins passé la ligne équinoxiale. — Je vous crois, monsieur, je vous crois. Mais dites-moi, s'il vous plaît, combien a-t-on fait de chemin

quand on est à cette ligne, que vous appelez je ne sais comment? — Calcule toi-même : l'équateur divise notre planète en deux parties égales, Ptolomée, le plus habile cosmographe que nous connoissions, compte trois cent soixante degrés du pôle arctique au pôle antarctique. Tu vois donc que nous avons déjà parcouru la moitié de notre globe terraqué. — Ah! mon Dieu! comment voulez-vous que j'entende rien à ces mots terribles? Parlez espagnol, s'il vous plaît, et dites-moi comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne. — Ecoute : lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnoissent qu'ils sont au-delà de la ligne équinoxiale, à ce que tous les insectes qui sont alors dans le vaisseau viennent à mourir sur-le-champ.

Sancho, qui écoutoit son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe, et regardant don Quichotte : Monsieur, lui dit-il, vous

pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne, car je viens de prendre une puce qui me mordoit jusqu'au sang : d'ailleurs Rossinante est là-bas; je le vois encore avec l'âne; et nous allons si doucement que nous n'avons pas fait vingt toises.

Dans ce moment, la barque enchantée, arrivant près d'une grande isle où le lit du fleuve étoit plus étroit, se mit à marcher plus rapidement, et, se rapprochant du bord, alla donner contre un tronc de saule, qui la fit aussitôt chavirer. Notre héros et son écuyer tombèrent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savoit nager comme un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho, qu'il aida, se sauva de même; et comme ils se regardoient à terre, ruisselant d'eau de toutes parts, ils se virent environnés de pêcheurs maîtres de la barque. Ceux-ci demandoient avec de grands cris qu'on leur payât

le dommage. Don Quichotte ne s'y refusoit point, pourvu, disoit-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenoit captif le chevalier qu'il venoit délivrer. Quelle forteresse et quel chevalier? répondoient toujours les pècheurs. Il ne s'agit que de notre barque, que vous avez pensé mettre en pièce. Allons, dit enfin le héros, je vois que je prêche dans le desert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure : c'est un combat de magiciens. L'un vouloit que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir; l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'étoit possible de faire; apparemment que les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paie ces bonnes gens. Sancho convint du prix avec les pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux héros, assez tristes, après

s'être séchés au soleil, s'en retournèrent joindre leurs coursiers. Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXVII.

Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassoit.

Sancho voyoit avec douleur que la bourse de son maître tiroit à sa fin. chaque maravédis qu'il en falloit ôter pour les folies de don Quichotte, lui arrachoit de douloureuses larmes. Il commençoit à désesperer de parvenir à la haute fortune qui lui avoit été promise, et réfléchissoit en silence au parti qu'il devoit prendre, tandis que notre héros, occupé de Dulcinée, s'éloignoit des bords de l'Ebre.

Comme ils traversoient tous deux une prairie, don Quichotte aperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieux d'eux étoit une jeune dame d'une figure agréable et noble, en superbe habit d'amazone, et mon-

tée sur une haquenée blanche. Elle tenoit à sa main un faucon ; la déférence, les hommages qu'on s'empressoit de lui rendre, annonçoient qu'elle étoit d'un haut rang, et qu'elle commandoit à tous les chasseurs.

Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing : dis lui que le chevalier des lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant son altesse pour lui offrir ses services. Prends garde sur-tout à la manière dont tu t'acquitteras de ce message, et ne va pas mêler tes proverbes au discours que tu lui feras. Pardi ! ah pardi ! répondit Sancho, vous avez bien trouvé votre homme ! N'ayez pas peur que je lui dise des proverbes ; je sais la manière dont il faut parler. Un bon payeur ne craint jamais de donner des gages ; quand la maison est approvisionnée, le dîner est

bientôt prêt; nous ne sommes pas faits d'hier. Est-ce donc ici la première fois que je me suis acquitté d'une ambassade à de belles dames? — Je ne sache pas, mon ami, t'en avoir jamais donné, si ce n'est pour madame Dulcinée. — Cela suffit bien, vraiment; et vous pouvez me regarder comme un vieux routier d'ambassade, que rien ne doit embarrasser. Laissez-moi faire, vous allez voir.

Sancho part au trot de son âne, arrive au milieu des chasseurs, s'approche de l'amazone, descend, se met à genoux, et lui dit : Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des lions, que vous voyez arrêté là-bas. Mon maître, qui s'appeloit jadis le chevalier de la Triste Figure, m'envoie vous dire qu'il seroit charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de votre altesse et de votre oiseau : mais il lui faut pour cela votre

permission ; et j'ajoute que votre seigneurie peut fort bien la lui donner, parce qu'elle n'en sera pas fâchée. Aimable écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever ; l'ami, le compagnon fidèle du chevalier de la Triste Figure, dont je connois parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous prie, et retournez dire à votre maître que le duc mon époux et moi nous serons charmés tous les deux de le recevoir dans notre maison, peu éloignée d'ici.

Sancho, surpris, enchanté d'entendre le nom de duc, et de se voir si bien accueilli, si bien traité par une duchesse, ne songeoit pas à se relever, et ne se lassoit point de considérer cette dame si bien mise, si agréable, si polie pour les écuyers. La duchesse, en lui tendant la main, lui demanda si

son maître n'étoit pas ce fameux don Quichotte de la Manche, amant de Dulcinée du Toboso, dont on avoit imprimé l'histoire. C'est lui-même, répondit Sancho; et l'écuyer, que vous devez avoir vu dans l'histoire jouer un assez beau rôle, c'est moi, madame la duchesse, à moins que l'imbécille d'historien ne m'ait changé en nourrice. J'en suis ravie, reprit la duchesse : cette certitude ajoute au désir que j'ai de vous recevoir avec votre illustre maître.

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air fier la troupe des chasseurs, alla remonter sur son âne et rendre compte à don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse, dont il éleva jusqu'au ciel la beauté, la politesse, et la bienveillance particulière dont elle l'avoit honoré. Notre héros, en l'écoutant, se redresse sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, lève sa visière, raccourcit ses rênes pour donner un peu de grace à

Rossinante, et s'avance, la tête haute. La duchesse, pendant ce temps, avoit fait appeler son époux, l'avoit instruit de l'ambassade; et, comme ils avoient lu tous deux la première partie de cette histoire, ils se firent un plaisir extrême de connoître le héros de la Manche, de se plier entièrement à son humeur, à ses idées, et convinrent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Don Quichotte, arrivant alors, voulut se hâter de descendre : Sancho, se dépêchant aussi d'aller lui tenir l'étrier, s'embarrassa si bien la jambe dans une corde de son bât, qu'il y resta pendu par le pied. Notre héros ne le vit point, et, croyant qu'il tenoit son étrier, descendit sans précaution; mais la selle de Rossinante, apparemment mal sanglée, entraînée par le poids du corps, tourna sous le ventre, et le chevalier arrive à terre couché de son long. Au désespoir de cet accident, il maudissoit tout bas et sa selle et son traître

d'écuyer, lorsque les chasseurs, par l'ordre du duc, coururent le relever et dépendre le pauvre Sancho. Don Quichotte, un peu froissé de sa chûte, venoit en boîtant se mettre à genoux devant madame la duchesse. Le duc le retint, l'embrassa : Seigneur chevalier de la Triste Figure, lui dit-il d'un ton sérieux, il est bien cruel pour moi que le premier pas que vous faites sur mes terres puisse vous sembler une chûte ; j'ose me flatter que ce contre-temps ne vous dégoûtera point de demeurer avec vos admirateurs. Vaillant prince, répondit le héros, il n'est point de plaisir qu'on n'achète ; et je ne me plaindrois pas de payer beaucoup plus cher le bonheur extrême de vous faire ma cour. Mon négligent écuyer babille infiniment mieux qu'il ne sait sangler une selle; c'est à lui seul que je dois m'en prendre. Au surplus, par terre ou debout, à cheval, à pied, de toutes façons, je n'en suis pas moins dé-

voué à vos ordres et à ceux de madame la duchesse, dont la suprême beauté exerce un empire si doux. Prenez garde, Seigneur don Quichotte, répondit modestement le duc; l'amant de l'incomparable Dulcinée ne peut trouver aucune femme belle.

Sancho, libre alors et relevé de terre, vint se mêler à l'entretien. Il est vrai, dit-il, monseigneur, que madame Dulcinée est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer; mais vous savez qu'après avoir trouvé un lièvre au gîte, on en trouve quelquefois un autre. Dame nature ressemble à un faiseur de pot de terre, qui fait aujourd'hui un beau pot, et en fait un aussi beau demain. Ainsi madame Dulcinée est très-belle assurément, mais madame la duchesse est très-belle aussi. Madame, je dois prévenir votre altesse, interrompit don Quichotte, que jamais chevalier errant n'eut un écuyer aussi familier, aussi bavard que le mien : je

vous en demande pardon pour lui. Félicitez-m'en plutôt, reprit la duchesse en riant; dès long-temps je suis instruite que Sancho a de l'esprit, de la gaieté, de la grace : il peut parler beaucoup et souvent, sans craindre de m'ennuyer. Allons, ajouta le duc, prenons le chemin du château, si l'illustre chevalier de la Triste Figure veut nous faire l'honneur d'y venir. Sans doute, dit Sancho d'un air capable, il le veut bien, et moi aussi; mais, monsieur le duc, n'oubliez donc pas que nous nous appelons à présent le chevalier des lions.

En parlant ainsi, l'écuyer rajustoit la selle de Rossinante. Quand cela fut fait, don Quichotte remonta sur son coursier : le duc reprit aussi le sien; et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route vers le château. Au bout de quelques pas, elle appela Sancho pour venir causer avec elle. Sancho ne demandoit pas

mieux ; il poussa promptement son âne à côté de la duchesse, se mit en rang avec monsieur le duc, et ne laissa pas tomber la conversation.

CHAPITRE XXVIII.

Qui contient de grandes choses.

INDÉPENDAMMENT du plaisir extrême qu'éprouvoit notre écuyer en se voyant le favori de madame la duchesse, l'espérance de passer quelque temps dans une bonne maison, sans doute aussi bien fournie que celle de don Diegue, remplissoit son ame d'une vive joie : sa gaieté naturelle en étoit doublée ; et, sa protectrice l'encourageant, il s'y livroit sans réserve. Lorsque l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant donner des ordres pour la réception qu'il vouloit faire à don Quichotte. Dès que le chevalier arriva, deux écuyers, richement vêtus, vinrent l'aider à descendre; quatre belles demoiselles lui présentèrent en cérémonie un superbe manteau d'écarlate,

qu'elles attachèrent sur ses épaules. Les galeries se remplirent de monde; et tous les habitants de la maison, se réunissant pour voir le héros, jetant sur lui des essences, crioient: Heureux, heureux le jour où nous recevons ici la fleur de la chevalerie? Enchanté de tant d'honneurs, don Quichotte s'avançoit gravement, donnant la main à la duchesse, et remerciant tout bas le ciel de ce qu'enfin, une fois dans sa vie, il se voyoit traité de la même manière qu'il avoit vu, dans ses livres, traiter les anciens chevaliers errants.

Sancho, pour ne pas se séparer de sa bonne amie la duchesse, avoit été forcé d'abandonner son âne: il se le reprochoit au fond du cœur; et sa tendre inquiétude pour cet animal lui fit aborder une vieille duègne, qu'il distingua dans la foule. Madame Gonzales, lui dit-il tout bas, je voudrois bien savoir votre nom pour avoir l'honneur de vous parler en secret. Je m'appelle, ré-

pondit la duègne, dona Rodrigue de Grijalva. Qu'y a-t-il pour votre service? — Ah! madame Rodrigue de Grijalva, vous me feriez un grand plaisir de vouloir aller jusques dans la cour, où vous trouverez un âne gris. Cet âne est à moi; je l'aime beaucoup : le pauvre enf nt est timide, et n'est point accoutumé à se voir seul. J'ai peur qu'il ne sache que devenir; je vous prie de le mener vous-même à l'écurie, et de lui donner ce qu'il lui faut. Pardi! répond la duègne d'une voix aigre, nous voilà bien si le maître n'en sait pas plus que le valet! Apprenez, mon ami, que dans cette maison il n'est pas d'usage d'envoyer les duègnes à l'écurie. — Oh! oh! vous êtes donc bien fière! Mon maître m'a pourtant raconté que quand Lancelot revint d'Angleterre, les duègnes pansoient son cheval. Or mon âne, j'en suis bien sûr, vaut le cheval de Lancelot. — Je ne m'embarrasse guère de Lancelot ni de votre maî-

tre. Gardez vos contes et vos facéties pour ceux qui savent les payer : quant à moi, je vous en préviens, je n'en donnerois pas une figue. — Ma foi ! si vous me la donniez, je la trouverois peut-être trop mûre. Vous êtes un insolent, s'écria la duègne en fureur, et je vous ferai repentir de vos impertinents propos.

A cet éclat la duchesse se retournant, vit que madame Rodrigue avoit les yeux hors de la tête ; et le visage fort allumé. Que vous arrive-t-il ? lui demanda-t-elle. — Madame, c'est ce paysan qui veut que j'aille panser son âne, parce qu'il prétend que les duègnes pansoient le cheval d'un Lancelot ; ensuite il dit que je suis vieille. Ah ! voilà le pis, répond la duchesse. Vous avez grand tort, mon ami Sancho ; regardez donc bien madame Rodrigue, et mettez-vous dans la tête qu'elle est toute jeune encore. Ces grandes coëffes qu'elle porte ne doivent pas vieillir à vos yeux son

visage de dix-huit ans. Madame la duchesse, répliqua Sancho, je peux vous jurer sur ma conscience, que je n'ai pas seulement pensé ni à son visage ni à ses années; je n'étois occupé que de mon âne que j'ai laissé seul dans la cour; et j'ai fait part de mon chagrin à cette madame Rodrigue, parce que je la croyois plus charitable qu'une autre. Sancho, dit alors don Quichotte, ce n'est pas ici le lieu de parler de tout cela. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est par-tout le lieu de songer aux gens qu'on aime; et par-tout où j'y songe j'en parle. Vous avez raison, interrompt le duc; mais soyez parfaitement tranquille, j'ai donne des ordres pour que votre âne fût conduit à l'écurie, et traité comme vous-même. Il sera content, je vous en réponds.

A la suite de cet entretien, qui divertissoit tout le monde, excepte notre héros, on l'introduisit dans une superbe salle tapissée de drap d'or. Six

demoiselles vinrent le désarmer, et, sans laisser échapper un souris, offrirent de le déshabiller et de lui passer sa chemise. Le modeste don Quichotte s'y refusa, fit appeler son écuyer pour achever sa toilette, et s'enferma seul avec lui. Sot que vous êtes, lui dit-il alors, que signifie votre scène avec cette vénérable duègne? étoit-ce le moment de vous occuper de votre âne? à la manière dont on nous traite, craignez-vous qu'on oublie nos coursiers? Prenez-y garde, Sancho; vous ne vous observez point assez: vous semblez vous plaire à faire deviner promptement que vous êtes sans éducation. Songez que c'est sur le ton, sur les manières des domestiques que l'on juge de leurs maîtres, et que le plus grand avantage des princes est d'avoir à leur service des personnes aussi bien élevées qu'eux-mêmes. Que voulez-vous qu'on pense de moi, si l'on ne voit en vous qu'un paysan grossier ou un in-

sipide bouffon? Le métier de plaisant n'est rien moins qu'aisé; lors même qu'on y réussit, il est rare qu'il attire l'estime. Parlez moins, Sancho, parlez beaucoup moins; réfléchissez avant de parler; ne détruisez pas vous-même le bien qui doit vous arriver, et par les personnes avec qui nous sommes, et par le maître que vous servez.

Sancho promit de bonne foi d'être plus circonspect à l'avenir, et de se mordre la langue toutes les fois qu'il voudroit dire une sottise. Il habilla son bon maître, qui mit par-dessus son pourpoint chamois le beau manteau d'ecarlate, le baudrier de loup marin soutenant sa redoutable épée, sur sa tête un bonnet de satin vert, et sortit dans cet équipage. Les demoiselles étoient à la porte tenant une aiguière d'or pour qu'il se lavât les mains. Quand cela fut fait, douze pages, précédés d'un maître d'hôtel, vinrent lui annoncer que le dîner étoit prêt. Don

Quichotte, entouré des pages, fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin, où quatre couverts seulement se voyoient sur une table chargée de beaucoup de mets. Le duc et la duchesse l'attendoient avec un grave ecclésiastique de ceux qui s'établissent dans les maisons des grands afin de les gouverner; de ceux qui n'étant point nés princes, ne s'en croient pas moins le talent de conduire à leur gré les princes, s'emparent de leurs affaires, de leur esprit, de leur bien, commandent en conseillant, et, ne pouvant jamais s'élever jusqu'à la hauteur des personnes qu'ils dirigent, les font descendre jusqu'à leur bassesse.

Tel étoit cet ecclésiastique, qui regardoit d'un œil mécontent les politesses, les cérémonies que l'on faisoit à don Quichotte. Celui-ci disputa beaucoup pour ne point prendre la place d'honneur; mais le duc enfin l'y força; la duchesse se mit à sa droite, l'ecclé-

siastique vis-à-vis ; et Sancho, tout étonné des instances qu'avoit faites le duc pour donner à son maître la première place, ouvrit le premier la conversation.

Si vos seigneuries, dit-il, me permettent de leur faire un conte, je pense qu'elles trouveront qu'il vient ici fort à propos. A ce mot don Quichotte inquiet, regarda fixement l'écuyer. N'ayez pas peur, reprit celui ci, je n'ai pas oublié les conseils que vous venez de me donner. Je ne dirai rien qui ne soit à dire, et vous pouvez vous-même attester la vérité de mon conte, car c'est dans notre village que la chose est arrivée. Madame, interrompit don Quichotte, vos bontés ont tourné la tête de ce pauvre homme ; ordonnez-lui de se retirer. Je lui ordonne au contraire, reprit la duchesse, de ne pas me quitter un moment ; plus je le vois, plus je le trouve aimable. Madame, répliqua Sancho, je ne désire l'être qu'à côté de votre

grandeur. Mais j'en reviens à mon conte. Vous saurez donc qu'un gentilhomme de mon village, fort riche, et de très-grande condition, puisqu'il étoit de la famille de Medina del Campo, et qu'il avoit épousé dona Mincia de Quinones, fille de don Alonze de Maranno, chevalier de saint Jacques, le même qui se noya le jour de sa mort, et pour lequel il y eut dans notre village une dispute terrible, où monseigneur don Quichotte se trouva mêlé, lorsque ce mauvais sujet de Tomazille, le fils de Balvastre notre maréchal, fut blessé si grièvement; vous devez bien vous en souvenir, monsieur mon maître : je vous demande de le dire tout haut, afin qu'on voie que je ne suis point menteur. Allons, répondit don Quichotte, tout cela est fort exact, j'en conviens; mais c'est un peu long. Point du tout, interrompit la duchesse : je prie mon ami Sancho de ne passer aucun détail; car je trouve qu'il conte

avec beaucoup de grace. C'est vous qui me la donnez, madame, ajouta Sancho. Je vous dirai donc que ce gentilhomme, que j'ai connu tout comme je connois mon maître, puisque de sa maison à la mienne il n'y a guère plus d'une portée d'arbalête ; ce gentilhomme, certain jour, amena dîner chez lui un pauvre laboureur de chez nous. Quand il fut question de se mettre à table, ce gentilhomme, devant Dieu soit son ame ! car il est mort depuis ce temps, et même il est mort comme un saint ; je puis vous le dire, quoique je n'y fusse pas présent, parce que j'étois allé faire la moisson à Tembleque ; mais tout le monde en fut édifié. Je vous en raconterai quelque jour les circonstances ; j'abrège dans ce moment, attendu qu'on ne permet point la plus petite réflexion. Quand il fut question de se mettre à table, le laboureur disputoit avec le gentilhomme pour ne pas se mettre à la place d'honneur ; le gentilhomme vou-

loit qu'il s'y mît ; le laboureur s'obstinoit, craignant de manquer à la politesse. Enfin le gentilhomme ennuyé fit asseoir le laboureur de force, et lui dit: Tranquillisez-vous ; par-tout où nous sommes ensemble, je suis à la place d'honneur. Voilà mon conte tel qu'il est ; je vous le donne pour ce qu'il vaut.

Don Quichotte, qui souffroit le martyre depuis que Sancho parloit, devint plus rouge que son manteau lorsqu'il entendit le dernier mot du conte. Le duc et la duchesse s'en aperçurent, et, de crainte de le fâcher, ne répondirent point au malicieux écuyer, et changèrent de conversation. Y a-t-il longtemps, demanda la duchesse, que le chevalier des lions n'a eu des nouvelles de madame Dulcinée ? lui a-t-il envoyé depuis peu quelques guerriers, quelques géants vaincus? Madame, repondit le héros, vous rouvrez une plaie profonde. C'est en vain que plusieurs géants, plusieurs guerriers abattus ont

reçu l'ordre de moi d'aller trouver Dulcinée Comment pourront-ils la reconnoître? Elle est enchantée, madame, elle est tout-à-coup devenue une laide paysanne. Non pas aux yeux de tout le monde, reprit Sancho; car je l'ai toujours vue fort belle, sur-tout fort gaillarde et très-leste. Je vous réponds, madame la duchesse, qu'elle vous saute sur une bourique plus légèrement qu'un chat sur une table, et qu'il n'y a pas de danseur de corde qui fasse aussi bien la cabriole. Vous l'avez donc vue enchantée? demanda le duc à Sancho. — Si je l'ai vue, monseigneur! c'est de ma façon qu'elle l'est, c'est-à-dire que c'est moi qui ai découvert le premier ce malheureux enchantement.

Jusques-là l'ecclésiastique, à qui les géants, la chevalerie et Dulcinée déplaisoient beaucoup, s'étoit assez bien contenu; mais, comme il étoit colère, et qu'il ne pouvoit souffrir les amusements des autres quand il ne s'amusoit

pas, il fixa sur le duc des yeux irrités : Monseigneur, dit-il d'une voix sévère, votre excellence rendra compte à Dieu du coupable plaisir qu'elle se donne. Comment voulez-vous que ce pauvre fou que vous appelez don Quichotte, ne devienne pas cent fois plus fou lorsqu'il voit votre excellence partager son stupide délire, et répondre de sang-froid aux extravagances qu'il dit ? Et vous, malheureux imbécille, qui ne voyez même pas que l'on se moque de vous, pouvez-vous croire de bonne foi que vous êtes chevalier errant, que votre Dulcinée est enchantée, que vous avez vaincu pour elle des géants, et toutes les autres sottises dont vous nous ennuyez depuis une heure? En connoissez-vous des chevaliers errants? y a-t-il des géants en Espagne ? les Dulcinées enchantées sont-elles communes dans votre pays ? Croyez-moi, retournez chez vous, regagnez votre maison, allez élever vos enfants et faire

valoir votre bien, sans courir le monde comme un vagabond, en donnant à rire aux passants.

Notre héros attentif écouta jusqu'au bout le fougueux ecclésiastique. Dès qu'il eut fini son discours, attachant sur lui des yeux enflammés, se levant debout, tremblant de fureur, et d'une voix altérée : Monsieur, lui dit-il..... Mais cette réponse vaut seule un chapitre.

CHAPITRE XXIX.

Réplique de don Quichotte à l'ecclésiastique, avec d'autres évènements.

Monsieur, dit notre héros en employant toutes les forces de son ame à modérer sa juste colère, les lieux où nous sommes, la présence de madame la duchesse, et le respect que je dois à votre caractère, m'imposent la pénible loi de ne vous répondre que par des paroles ; votre état que je révère, et qui vous sauve aujourd'hui la vie, sembloit me promettre de votre part des conseils, si j'en ai besoin, et non pas d'infâmes outrages. Autant on doit estimer et chérir l'homme de bien qui se consacre à la difficile fonction d'avertir ses frères de leurs fautes, de les guérir de leurs erreurs, de les ramener doucement au chemin de la vérité,

autant il est juste de mépriser et de haïr celui qui prend un si beau prétexte pour se livrer à ses emportements, et se donner le cruel plaisir d'offenser avec impunité. Qu'avez-vous à me reprocher ? quel mal ai-je fait ? quelle faute commise vous engage à me donner l'avis de retourner dans ma maison prendre soin de mes enfants, sans vous informer d'abord si j'en ai? Vous me faites un crime de courir le monde : vous seriez peut-être plus indulgent si je m'introduisois dans la maison d'autrui pour la gouverner à mon gré, pour m'emparer de l'esprit des maîtres, pour m'arroger ensuite le droit de commander à mes bienfaiteurs. Nous différons en cela, monsieur : je ne vois aucun mal, je l'avoue, à se consacrer au service des malheureux, à les chercher par-tout où ils sont, à s'exposer à tous les dangers dans l'espérance de leur être utile. Vous avez vos raisons sans doute pour regarder

comme de pauvres fous ceux qui mènent cette dure vie; et votre zèle se permet de le leur dire en public. J'ai plus de charité que vous, monsieur; car je ne dis pas tout ce que je pense à ces ambitieux cachés qui marchent toujours à leur but par le tortueux sentier de la fausseté, de l'adulation, de la basse hypocrisie, et ne craignent pas de couvrir leurs vices du manteau sacré des vertus.

Pardieu! s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle répondre. N'ajoutez plus rien, mon cher maître : vous avez coupé le sifflet à ce beau monsieur qui nous dit qu'il n'y a point de chevaliers errants, point de géants, point de fantômes. Je voudrois pour son instruction qu'il les eût vus d'aussi près que moi. N'est-ce pas vous, reprit alors l'ecclésiastique avec un souris forcé, qui vous appelez Sancho Pança, à qui votre maître a promis le gouvernement d'une isle? Oui, monsieur, répondit l'écuyer, et

je mérite ce gouvernement tout aussi bien que certains personnages; et je suis de ceux de qui l'on peut dire : S'il s'est mis avec les bons, c'est qu'il est bon : je ne demande pas qui tu es, mais qui tu hantes : quand on sait choisir un bel arbre, il est rare qu'on manque d'ombre. Et, grace au ciel, je l'ai choisi : j'ai un bon maître, je suis avec lui depuis long-temps, j'y profite tous les jours; et j'espère qu'avec l'aide de Dieu ni lui ni moi ne manquerons d'empires, non plus que d'isles à gouverner.

Non certainement, interrompit le duc; car j'en possède neuf assez considérables; et, en faveur du seigneur don Quichotte, je vous donne, dès aujourd'hui, le gouvernement de la plus belle. Sancho, s'écria notre chevalier, cours te mettre à genoux devant son excellence, et la remercier de son bienfait. L'écuyer obéit sur-le-champ. L'ecclésiastique furieux lança sur le

duc un regard terrible : Puisque dans cette maison, dit-il, on encourage le délire, on applaudit aux insensés, je déclare à votre excellence que je n'y remettrai les pieds que lorsque ces fous en seront dehors. En prononçant ces mots il se lève de table, et sort précipitamment, sans que le duc et la duchesse fissent beaucoup d'efforts pour le retenir.

Seigneur chevalier des lions, reprit le duc d'un ton sérieux, je ne vous fais point d'excuse de la scène qui s'est passée; vous êtes trop au-dessus d'une telle injure, et ce que vous avez répondu suffit assurément pour la venger. Je suis de votre avis, répondit don Quichotte : tout est permis à trois espèces de personnes, aux enfants, aux femmes, aux prêtres. Comme ils sont toujours sans défense, ils ne peuvent jamais offenser : il faut que la force soutienne l'affront, pour que cet affront déshonore. Je ne conseille pourtant

pas à cet honnête ecclésiastique de répéter ce qu'il a dit devant d'autres chevaliers : un Amadis, par exemple, un Galaor, pourroient fort bien l'écouter un peu moins patiemment que moi. Ah! ah! s'écria Sancho, ceux-là n'auroient répondu que par un bon coup de sabre, qui vous auroit ouvert monsieur le licencié comme un melon. Mort de ma vie! si Renaud de Montauban s'étoit trouvé là, que seroit devenu ce pauvre ecclésiastique? il l'auroit écrasé comme une puce.

La duchesse n'en pouvoit plus de rire, et trouvoit Sancho plus divertissant et plus aimable que son maître. Enfin le dîner s'acheva. Dès que l'on fut sorti de table, quatre demoiselles se présentèrent : l'une portoit une aiguière, l'autre un pot à l'eau d'argent; la troisième du linge extrêmement fin, et la quatrième, les bras retroussés jusqu'aux coudes, avoit à la main une savonette de senteur. Celle qui tenoit

l'aiguière vint, avec beaucoup de grace, la placer sous le menton de don Quichotte, qui, la regardant sans parler, et croyant que c'étoit sans doute un usage du pays, se laissa faire, et alongea son maigre cou. La seconde demoiselle versa de l'eau dans l'aiguière : celle qui portoit la savonnette se mit à savonner la barbe du héros; et, faisant mousser fort habilement l'eau que l'on versoit sans cesse, couvrit avec cette mousse les joues, le nez, jusqu'aux yeux du docile chevalier. Le duc et la duchesse, qui n'avoient point ordonné cette cérémonie, se regardoient et ne savoient s'ils devoient en rire ou s'y opposer. Tout-à-coup la demoiselle qui savonnoit toujours se plaignit de manquer d'eau : une de ses compagnes en alla chercher; et notre pauvre chevalier demeura, pendant ce voyage, le cou tendu sur l'aiguière, le visage couvert de mousse, et les paupières fermées pour qu'elle n'en-

trât pas dans ses yeux. Tout le monde mouroit d'envie de rire, mais tout le monde se contenoit; et les trois demoiselles, debout, immobiles, la tête baissée, n'osoient regarder leurs maîtres, qui avoient de la peine eux-mêmes à s'empêcher d'éclater. Enfin l'on apporta de l'eau; la demoiselle acheva de laver la barbe de don Quichotte, l'essuya doucement avec le linge, lui fit, ainsi que ses trois acolytes, une profonde révérence, et se retiroit gravement, lorsque le duc, pour prévenir tout soupçon de notre héros, rappela l'aimable baigneuse, et lui demanda de vouloir lui rendre le même service. La demoiselle l'entendit à merveille; et, se mettant à l'ouvrage, elle traita précisément son maître comme elle avoit traité le chevalier.

Sancho, fort attentif à tout ce qu'il voyoit, disoit entre ses dents : Par la mardi! je voudrois bien que ce fût l'usage de laver la barbe des écuyers

aussi bien que celle de leurs maîtres ; cette cérémonie me plairoit assez, quand même on iroit jusqu'à me raser. Que dites-vous tout bas, Sancho, lui demanda la duchesse. — Je dis, madame, qu'il fait bon vivre pour apprendre. Jusqu'à présent j'avois pensé que chez les princes on se contentoit, en sortant de table, de donner à laver les mains : j'ignorois qu'on vînt savonner la barbe ; et dans le fond cette coutume me paroît fort propre et fort agréable. — Eh bien, mon ami, vous n'avez qu'à parler, ces demoiselles vous laveront la barbe; elles vous mettront même au bain, si cela vous fait plaisir. — Oh ! madame, pour le bain, je vous suis fort obligé ; ce n'est guère mon usage. Voyez, dit alors la duchesse au maître-d'hôtel, à ce que l'on donne à Sancho tout ce qu'il pourra désirér. Le maître-d'hôtel promit d'y veiller, et emmena l'écuyer dîner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul aves

ses aimables hôtes, parla de Dulcinée selon sa folie; et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensoit que son écuyer Sancho fût en état de bien gouverner l'isle dont il vouloit lui faire don. Seigneur, reprit don Quichotte, je dois vous répondre avec franchise. Le caractère de Sancho est un assemblage singulier des choses les plus contraires; il est à-la-fois bon homme et subtil, ingénu et fin, naïf et rusé; il doute de tout et croit tout, deguise souvent une répartie pleine de sel sous une écorce grossière; et lorsqu'il semble dire une niaiserie, il se trouve qu'il vous a donné une excellente leçon. Quant à son cœur, il est bon, et sa probité parfaite. Il aime la vertu par instinct, sans réfléchir qu'il doit l'aimer: naturellement il voit assez juste, et sa simplicité cache un grand sens. J'ose croire que cela suffit pour faire

un bon gouverneur; du moins j'en connois beaucoup qui sont loin d'avoir les qualités de Sancho, et qui ne savent pas mieux lire que lui. En général, monsieur le duc, la science du gouvernement ne doit pas être si difficile qu'on l'imagine : voyez la foule de ceux qui s'en mêlent, et qui s'en tirent passablement. Sancho s'en tirera comme eux, sur-tout lorsque je lui aurai donné quelques conseils.

Dans ce moment l'on entendit de grands cris, beaucoup de tapage, et l'on vit arriver Sancho tout effrayé, portant au cou un tablier de cuisine, et poursuivi par une douzaine de valets dont l'un tenoit un chaudron rempli d'eau fumante. Qu'est-ceci? demanda la duchesse ; que voulez-vous à ce brave homme? Madame, répondit un des valets, nous voulons lui laver la barbe selon les ordres de votre excellence, et monsieur ne veut pas s'y prêter. Non, sans doute, s'écria

Sancho ; son excellence n'a pas ordonné de prendre un chaudron pour plat à barbe ; et cette eau bouillante ne ressemble point à la savonnette de senteur dont on s'est servi pour mon maître. On plaisante mal dans les maisons des princes ; et l'on oublie souvent que les jeux ne valent rien aussitôt qu'ils peuvent fâcher. Je ne veux point de vous pour mes barbiers : le premier qui touche à ma barbe je lui applique mon poing fermé sur la sienne de façon qu'il s'en souviendra. Sancho a raison, reprit la duchesse en affectant un sérieux qu'elle pensa perdre deux ou trois fois en regardant la mine de l'écuyer ; vous êtes tous bien hardis d'oser contrarier un homme que monsieur le duc a fait gouverneur, et que vous savez être mon ami ; laissez-le en paix, je vous le conseille, ou je vous chasse tous à l'instant.

Cette seule parole fit fuir les valets. Sancho voulut d'abord les poursuivre ;

mais, par réflexion, il revint, portant toujours son tablier au menton, se jette aux genoux de la duchesse. Madame, lui dit-il, c'est fini, d'après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant, et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier; je m'appelle Sancho, j'ai une femme et des enfants : si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre. Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la politesse et de la fine galanterie. Vous parlez et vous pensez comme le digne compagnon du plus courtois des chevaliers et du plus délicat des amants. J'en suis reconnoissante, mon ami Sancho, et j'espère vous le prouver en pressant mon-

sieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis.

Après cet entretien, don Quichotte se retira pour aller faire sa méridienne. La duchesse invita l'écuyer à venir dans une salle fraîche, où elle comptoit passer l'après-midi avec ses femmes. Sancho lui répondit que, quoique son usage fût toujours de reposer quatre ou cinq heures après son dîner, cependant il alloit la suivre, et qu'il feroit son possible pour ne pas s'endormir en causant avec elle. Le duc alla donner de nouveaux ordres pour les fêtes chevaleresques qu'il préparoit à notre héros.

CHAPITRE XXX.

Entretien de la duchesse et de Sancho.

Sancho, selon sa promesse, alla trouver la duchesse, qui le fit asseoir près d'elle, quoique le modeste écuyer refusât d'abord cet honneur. Forcé d'obéir à la fin, il fut aussitôt entouré par les duègnes et les demoiselles de la suite de la duchesse ; et celle-ci commença la conversation. Mon cher gouverneur, lui dit-elle, à présent que nous sommes en liberté, je voudrois que votre seigneurie m'expliquât deux ou trois choses qui m'ont embarrassée en lisant l'histoire du grand don Quichotte : par exemple, il est bien certain que vous n'avez jamais vu madame Dulcinée, que vous ne lui portâtes point la lettre de votre maître : comment avez-vous osé lui dire que

vous l'aviez trouvée criblant du bled, qu'elle vous avoit fait telle réponse? Je ne reconnois point dans ce mensonge la fidélité d'un bon écuyer, et je suis fâchée d'avoir un petit reproche à faire à quelqu'un que j'estime et que j'aime autant que vous.

A ces paroles Sancho se lève; et mettant le doigt sur sa bouche, le corps à demi courbé, marchant sur la pointe des pieds, il va regarder doucement sous les tables, derrière les meubles, s'assure que la porte est fermée, revient à pas de loup prendre sa place, et d'un air mystérieux: Je voulois être sûr, dit-il, que personne ne nous écoute, avant de vous révéler des secrets fort importants. Le premier de ces secrets va sûrement beaucoup vous surprendre; je n'ai rien de caché pour vous, madame la duchesse, et je vous confie que depuis long-temps je regarde monseigneur don Quichotte comme un peu fou. Ce n'est pas qu'il

ne dise parfois des choses pleines de sagesse, qui le font admirer de tous ceux qui les entendent; mais cela n'empêche point que je n'aie de bonnes raisons de penser qu'il extravague souvent. D'après cette opinion, je me permets, lorsque je suis dans l'embarras, de m'en tirer en lui faisant croire tout ce qui me vient dans la tête; c'est ainsi que je lui rapportai la réponse de madame Dulcinée, et c'est ainsi qu'il n'y a pas huit jours j'ai enchanté de ma façon cette très-illustre dame. La duchesse voulut savoir l'histoire de l'enchantement; notre écuyer la raconta dans tous ses détails, et dans des termes qui divertirent fort la compagnie.

C'est fort bien, reprit la duchesse; mais, d'après les aveux que vous me faites, il me vient un assez grand scrupule. Je pense à vous, et je me dis : Puisque don Quichotte est fou, puisque Sancho son écuyer le connoît

pour tel, et que, malgré cette connoissance il ne laisse pas de le suivre et de s'associer à ses folies, il s'ensuit que mon ami Sancho doit être un peu fou lui-même. D'après ce raisonnement, ma conscience me reproche d'employer mon crédit auprès de mon époux pour obtenir une isle à Sancho, c'est-à-dire pour donner des hommes à gouverner à un homme qui n'est pas en état de se gouverner lui-même. Vraiment! répondit l'écuyer, votre manière de raisonner et votre scrupule sont fort justes. Je suis le premier à convenir que si j'avois deux grains de bons sens j'aurois depuis long-temps quitté mon maître; mais, madame la duchesse, écoutez bien ce petit mot, qui vaut peut-être beaucoup de raisons; J'aime monseigneur don Quichotte, nous sommes du même village, il m'a nourri, m'a donné des ânons; il a un bon cœur, moi aussi; nous ne nous séparerons qu'à la mort. Quant

à ce gouvernement promis, si vous y voyez de l'inconvénient, je m'en passerai fort bien. Peut-être même sera-ce un bonheur pour moi de ne pas l'avoir. Notre curé raconte une fable que je n'ai jamais oubliée; c'est celle de la fourmi qui voulut avoir des ailes, et qui s'en repentit bientôt. Sancho écuyer ira plus aisément en paradis que monsieur Sancho gouverneur. Vous connoissez le proverbe : Le pain est tout aussi bon ici qu'en France; la nuit tous les chats sont gris; les riches ne dînent pas deux fois; les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître d'hôtel; quatre aunes de gros drap tiennent aussi chaud que quatre aunes de fines étoffes; au bout du compte il faut s'en aller, et le prince ne fait pas ce voyage plus commodément que le journalier; le pape et le sacristain d'un village n'occupent pas dans la terre plus de place l'un que l'autre, debout ils étoient différents,

couchés c'est la même mesure. Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, je vous prie; gardez votre isle, si le cœur vous le dit; pourvu que vous me donniez votre amitié, je serai plus content.

Non, non, bon Sancho, reprit la duchesse, vous devez savoir que la parole des chevaliers est sacrée: or monsieur le duc est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant; il vous a promis une isle, et vous l'aurez en dépit de tous les envieux. Avant peu vous serez installé dans votre dignité de gouverneur, revêtu d'or et de soie, maitre absolu dans votre isle. Je vous recommande seulement de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien. — Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse, et vous pouvez l'être sur ma parole. J'ai été pauvre; c'est une grande avance pour avoir compassion des pauvres. On plaint le mal quand on l'a senti: de

ce côté point d'inquiétude. Pour ce qui est de ne point se laisser tromper par les fripons qui viennent toujours enjôler les grands, et leur faire faire des sottises, je vous réponds qu'avec moi ces beaux messieurs perdront leur temps. Je suis un vieux limier, voyez-vous; il n'est pas aisé de me faire prendre le change. On ne me persuade pas que des vessies sont des lanternes, et je sais toujours où mon soulier me blesse. Soyez donc sûre que les bons trouveront en moi leur ami, que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instants du jour. Pour les méchants point d'oreilles. Voilà tout mon secret : cela suffit-il? — Sans doute, et je n'ai plus la moindre inquiétude sur votre gouvernement; mais je vous avoue qu'il m'en reste un peu sur ce que vous m'avez dit de madame Dulcinée. Vous êtes persuadé que son enchantement n'est pas véritable, que c'est vous qui l'imaginâtes

et qui le fîtes croire à votre maître. Savez-vous bien, mon cher ami, que vous pourriez être dans l'erreur, et que la paysanne montée sur l'âne étoit Dulcinée elle-même? Je vous étonne, mais j'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi. Dès long-temps nous sommes liés avec certains enchanteurs, qui nous veulent du bien et nous avertissent de ce qui se passe dans le monde. C'est par eux que je suis instruite que tout ce que vous avez dit à votre maître en croyant mentir, se trouvoit vrai de point en point; que lorsque vous pensiez le tromper, c'étoit vous-même que vous trompiez, et que la malheureuse Dulcinée est en effet devenue une laide paysanne. Il y a plus; c'est qu'il est très-vraisemblable qu'à l'instant où vous y penserez le moins vous la verrez paroître ici.

Notre écuyer stupéfait, écoutoit la duchesse attentivement. Ma foi! madame, dit-il, je suis tenté de vous

croire, en me rappelant ce qu'a vu mon maître dans la caverne de Montesinos. Tout se rapporte avec vos paroles, et me donne beaucoup à penser. Au fait, dans toute cette histoire je n'eus point de mauvaise intention. Je vis une paysanne, je la crus telle, et voilà tout. Si c'est madame Dulcinée, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, il seroit très-injuste que cela m'attirât quelque affaire avec les ennemis de mon maître, et qu'on allât répétant, Sancho a dit ceci, Sancho a dit cela. Je n'aime point les caquets: et madame Dulcinée n'a qu'à s'arranger comme elle voudra; je déclare que je n'y suis pour rien. Il est pourtant bien extraordinaire que ce que je croyois avoir pris sous mon bonnet pour satisfaire la curiosité de monseigneur don Quichotte se trouve ensuite une chose vraie. J'ai donc deviné ce qu'il en étoit, et je l'ai dit sans le savoir? — N'en doutez pas, Sancho; je suis votre

amie, et je ne voudrois pas vous tromper. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que votre maître a vu dans la caverne de Montesinos.

Notre écuyer fit alors, à sa manière, le détail circonstancié du voyage souterrain de don Quichotte. Son récit amusa beaucoup la duchesse, qui lui confirma de nouveau la promesse du gouvernement, et l'envoya se reposer. Sancho, plein de joie, lui baisa la main, et la supplia de lui accorder une grace qui lui tenoit infiniment au cœur. Parlez, lui dit la duchesse, vous avez tout pouvoir sur moi. — Ah! madame, c'est que je crains de fâcher votre grandeur; mais je ne puis m'empêcher de lui recommander mon âne; j'ai peur qu'on ne le néglige dans cette grande maison, et je vous prie de dire un petit mot pour que l'on prenne soin de lui. — Je m'en charge, soyez tranquille, j'irai moi-même veiller à ce qu'il ne manque de rien. — Non, je

vous en prie, ce seroit trop; ni lui ni moi ne méritons une visite de votre part; mais un petit mot en passant, voilà tout ce que nous voulons. — J'en dirai plus d'un, je vous le promets, et je vous conseille, lorsque vous irez prendre possession de votre isle, d'y mener votre âne avec vous. — Oh! que je n'y manquerai pas; et ce ne sera pas le premier âne que l'on aura vu établir dans un bon gouvernement.

Cela dit, Sancho s'en alla dormir; et la duchesse rejoignit son époux pour préparer à don Quichotte une belle et grande aventure, parfaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.

CHAPITRE XXXI.

Grande aventure de la forêt.

La duchesse, de plus en plus occupée de se divertir de ses hôtes, s'applaudit fort d'avoir persuadé à notre bon écuyer que l'enchantement de Dulcinée étoit véritable, quoique imaginé par lui-même. D'après cet idée et le récit des merveilles de la caverne de Montesinos, elle disposa la grande aventure qu'elle réservoit à don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux, et l'appareil le plus magnifique. On porta de sa part à notre héros un superbe habit de chasseur, que le chevalier refusa, d'après le vœu qu'il avoit fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint

lui offrir, qui étoit d'un beau drap vert : il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il étoit tout neuf, et se promit de le vendre à la première occasion.

Dès le lendemain du jour fixé, don Quichotte, armé de pied en cap, Sancho, revêtu de son habit vert, vinrent attendre la duchesse, qui parut bientôt, mise en amazone, une longue lance à la main ; et, belle, légère comme Diane, s'élança sur un beau coursier, dont notre héros tint la bride malgré les instances du duc. On offrit à l'écuyer un vigoureux andaloux qui frappoit la terre du pied : l'écuyer demanda son âne, et ne voulut jamais d'autre monture. Tous les chasseurs à cheval partirent à la suite de la duchesse, et se rendirent dans une forêt située entre deux montagnes. Là les postes furent pris, les chiens découplés, les toiles placées, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La coura-

geuse duchesse descend aussitôt de son palefroi, court occuper un défilé par où les sangliers avoient coutume de passer, et prépare déjà sa lance. Don Quichotte et le duc à pied se tiennent à ses côtés. Sancho, qui venoit d'apprendre que c'étoit aux sangliers qu'on en vouloit, ne jugea point à propos de descendre de son âne; il se mit derrière son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on pût s'échapper.

A peine avoit-il pris ses précautions, que tout-à-coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, paroît, vient, arrive, les yeux pleins de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance droit au sanglier; le duc le suit : la duchesse, plus prompte, les auroit devancés tous deux, si son époux ne l'eût retenue. Sancho, voyant l'animal, se jette à

bas de son âne, s'enfuit, et gagnant un arbre, fait ses efforts pour monter dessus; mais il ne peut arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche sèche; la branche casse sous sa main : Sancho tombe; chemin faisant une autre branche l'accroche et le tient suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer, qui voit que la maudite branche déchire son habit vert, et qui craint encore dans sa position, d'être à la portée du sanglier, se met à jeter des cris si perçants, que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expiroit sous les coups des chasseurs. Don Quichotte aperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer. Sancho mis à terre ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit vert tout neuf.

Les chasseurs, après avoir placé le sanglier sur un mulet, le couvrirent de rameaux de myrte, et le portèrent en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouvèrent des tables couvertes d'excellents mets : on ne songea qu'à dîner; et Sancho, s'approchant de la duchesse, lui montra, d'un air fort triste, son habit vert déchiré. Madame, dit-il, vous voyez ce que l'on gagne à vos belles chasses : si vous n'attaquiez que des lièvres ou bien de petits oiseaux, je n'en serois pas pour mon habit vert. Quel diable de plaisir trouvez-vous à venir chercher un animal qui d'un seul coup de dent peut vous envoyer dans l'autre monde, toute duchesse que vous êtes? Ne savez-vous pas la vieille romance,

Favila fut mangé des ours
Pour avoir trop aimé la chasse.

Ce Favila fut un roi goth, interrom-

pit don Quichotte : il périt en effet dans les montagnes où il se plaisoit à s'égarer J'ai donc raison, reprit Sancho, de vouloir que les rois et les princes ne s'exposent point à ces dangers-là. Voilà un beau mérite et une belle gloire d'aller tuer une pauvre bête qui ne songeoit pas à vous ! Sancho, répondit le duc, ne dites point de mal de la chasse; elle fut toujours le délassement et des rois et des héros. Elle est un art comme la guerre, dont elle retrace l'image, dont elle a les ruses, les stratagêmes ; d'ailleurs elle accoutume le corps à supporter la fatigue, rend plus agile, plus robuste, et préserve de beaucoup de vices, en éloignant de nous la mollesse, Quand vous serez gouverneur, je vous conseille d'aller à la chasse. — Pour cela, non, monseigneur : un bon gouverneur a la jambe cassée, et se tient à la maison. Ne seroit-il pas beau, vraiment, que lorsqu'on vient lui de-

mander justice on répondît que monsieur chasse? Monsieur ne doit pas vivre avec des sangliers quand des hommes ont affaire à lui; c'est un plaisir de fainéant et non pas de gouverneur. Je ne dis pas que quelquefois je ne cherche à me divertir : certainement, pour me distraire, je me permettrai, les fêtes et les dimanches, de jouer une petite partie à la boule, ou à la triomphe; il n'y a rien à dire à cela, parce que je serai toujours prêt à quitter. Mais n'ayez pas peur que l'on me reproche de perdre mon temps et celui des autres. — Vous êtes sévère, Sancho : nous verrons si vos actions répondront à vos maximes. — Mes actions y répondront, soyez-en sûr. Quand on avoue la dette, c'est qu'on a volonté de payer; promettre et tenir, c'est tout un pour moi; je ne crains pas d'avancer des gages; et l'on n'a qu'à me donner l'anguille, l'on verra si je sais la serrer.

Le dîner se passa dans ces entretiens ; ensuite on continua la chasse. La nuit venue, comme on étoit prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout d'un coup éclairée d'un nombre infini de lumières ; on entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instruments guerriers. On s'arrête, on se regarde, on se demande d'où peut venir ce bruit. Le bruit augmente ; les tambours, les fifres, les clairons maures, retentissent, se confondent, et semblent toujours s'approcher. Don Quichotte lui-même est surpris, le duc inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardoient un profond silence, lorsqu'un courier, vêtu en démon, vint à passer en sonnant d'un effroyable cornet. Courier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? qu'allez-vous chercher? et quelle est cette grande armée qui traverse la forêt. Je suis le diable, répond le courier d'un ac-

cent terrible : je cours après don Quichotte de la Manche ; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs, qui conduisent sur un char Dulcinée du Toboso. Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous. Le diable se retourne alors : Chevalier des lions, dit-il, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici. Tu l'y verras avec ta Dulcinée ; il doit t'indiquer le moyen de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit, tu m'entends, obéis. A ces mots, il sonne du cor, s'échappe, et fuit dans le bois.

La surprise de tout le monde augmente, sur-tout celle de Sancho, qui ne douta plus qu'en effet Dulcinée ne fût enchantée. Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre? Oui, sans doute, répondit il, l'enfer dût-il m'attaquer.

Vous êtes le maître, ajouta Sancho ; pour moi, je déclare que je m'en vais. Ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. En parlant ainsi, l'écuyer veut prendre le chemin du château ; mais un épouvantable bruit, qui justement venoit de ce côté, le force de rester à sa place. Ce bruit ressembloit à celui que font les roues d'un char mal jointes, lorsque, suivant les pas des bœufs, elles crient à chaque tour Au même instant, aux quatre coins de la forêt, on entendit des décharges de mousqueterie, comme si quatre combats se livroient à-la-fois. Les tambours, les cors, les trompettes, les timbales, les clairons et les cris des combattants, retentirent d'un son plus fort, plus animé, plus aigu. Ces sons divers confondus ensemble, ces lumières dans l'obscurité, ces coups redoublés de mousquets, et sur-tout le continuel gémissement de ces roues,

pensèrent effrayer don Quichotte lui-même : mais le héros soutint cette épreuve, trop forte pour son écuyer. Sancho, demi mort de peur, se laissa tomber presque sans connoissance sur les genoux de la duchesse. On courut chercher de l'eau, qu'on lui jeta sur le visage; bientôt il reprit ses sens.

Ce fut pour voir arriver le char, dont on entendoit gémir les roues : il étoit traîné par quatre grands bœufs tout couverts d'une étoffe noire. Ces bœufs portoient à chaque corne une longue torche allumée. Au milieu du char, sur un trône, on remarquoit trois vieillards, dont la barbe blanche passoit la ceinture : ils étoient environnés de démons si laids, si horribles, que Sancho ferma les yeux pour ne pas les voir. Le char s'arrêta devant don Quichotte; un des trois vieillards se leva. Reconnois-moi, lui dit-il; je suis le savant Lirgande. Et moi le puissant Alquif, reprit le second

vieillard. Et moi l'enchanteur Arcalaüs, ajouta le troisième d'une voix menaçante : malheur, malheur aux chevaliers dont je suis l'ennemi mortel ! Le char reprit alors sa marche, disparut ; et l'on entendit une agréable musique de flûtes et de hautbois. Ces doux sons ranimèrent Sancho, qui, toujours près de la duchesse, dont il tenoit le jupon, lui dit à l'oreille : Madame, cette musique me fait espérer des visions un peu moins effroyables. Je le souhaite, répondit la duchesse ; mais ne me serrez pas si fort, car l'on diroit que vous avez peur.

CHAPITRE XXXII.

Moyens que l'on proposa pour désenchanter Dulcinée.

L'ESPOIR de Sancho ne fut point trompé. L'on vit bientôt paroître un char de triomphe, attelé de six mules grises, caparaçonnées de blanc. Dans le char, qui étoit fort vaste, douze figures toutes blanches, portant des flambeaux allumés, entouroient un trône, sur le haut duquel on voyoit assise une nymphe vêtue d'une toile d'argent, dont l'éclat éblouissoit les yeux. Son visage étoit couvert d'un voile, mais si fin, si transparent, que son tissu laissoit distinguer les traits charmants de la nymphe. Elle paroissoit avoir dix-huit à dix-neuf ans; sa modestie et sa grace égaloient seules sa beauté. Près d'elle se tenoit debout

une longue figure immobile vêtue d'une tunique noire, la tête voilée d'un crêpe. Au moment où le char parvint et s'arrêta devant don Quichotte, les flûtes, les hautbois cessèrent, l'on n'entendit que les accords d'une douzaine de harpes qu'on touchoit à-la-fois à l'entour du trône. La longue figure immobile ôta tout-à-coup son voile, et fit voir un vieillard pâle qui ressembloit à un spectre. Sancho pensa tomber une seconde fois; don Quichotte fut ému. Le vieillard, en le regardant, lui adressa ces paroles:

O toi dont les nobles travaux
Méritoient en amour un destin plus prospère,
Reconnois ce Merlin, des enchanteurs le père,
Le fléau des méchants, et l'ami des héros.
Sur les bords du Léthé j'appris que Dulcinée
Avoit en un moment perdu tous ses attraits;
Je viens finir les maux de cette infortunée.
Du sort écoute les arrêts:

Par la main de Sancho, sur son large derrière;
Trois mille et trois cents coups appliqués fortement

Avec une longue étrivière,
Rendront à cet objet charmant
Son éclat, sa beauté première.

Oui dà ! s'écria Sancho, rien que trois mille trois cents coups de fouet ! c'est une misère, n'est-ce pas ? Pardieu ! monseigneur Merlin, vous avez là de belles recettes pour désenchanter les gens ! Je ne vois point ce que ma peau peut avoir de commun avec les magiciens ; mais, dans tous les cas, je vous avertis que si madame Dulcinée ne peut redevenir belle que lorsque je me serai fouetté, la pauvre dame risque beaucoup de demeurer laide toute sa vie. Insolent que vous êtes ! reprit don Quichotte en colère, je vous épargnerai la peine de vous fustiger ; car je ne sais qui me tient que je ne vous attache tout-à l'heure à cet arbre, et que je ne vous applique deux fois plus de coups qu'on n'a la bonté de vous en demander. Non, interrompit

Merlin. Sancho doit se fouetter lui-même, de son plein gré, quand il voudra, sans que personne puisse l'y contraindre. Le destin qui le favorise veut encore que le bon Sancho soit le maître de réduire à moitié le nombre de coups qu'on exige, en consentant à les recevoir par une main étrangère. Je ne veux, répondit Sancho, ni d'une main étrangère ni de la mienne. Qu'ai-je à démêler, s'il vous plaît, avec madame Dulcinée? est-ce ma fille ou ma femme? par quelle raison dois-je me donner les étrivières pour ses beaux yeux? Que monsieur mon maître, qui lui appartient, qui l'appelle à chaque instant du jour sa vie, son ame, son tout, se les fasse donner pour elle, rien de si juste; mais quant à moi, serviteur, n'y comptez pas, je vous le répète.

La jeune nymphe se lève alors du trône où elle étoit assise, et, se dépouillant de son voile, fait voir sa beauté dans tout son éclat: O le moins

pitoyable des écuyers, dit-elle d'une voix dolente, cœur de pierre, ame de bronze, comment peux-tu me refuser une pénitence légère, qu'un enfant, pour la moindre faute, subit tous les jours sans se plaindre? Regarde autour de toi, barbare : tous ceux qui me voient, qui m'entendent, sont attendris de mes malheurs; toi seul, toi seul, inaccessible au sentiment de la pitié, tu considères de sang-froid mes yeux, jadis si brillants, aujourd'hui noyés de pleurs; mes joues autrefois vermeilles, et maintenant décolorées; ma jeunesse enfin, qni me promettoit de longues années de bonheur, et qui se flétrit, se consume dans les larmes, dans le désespoir. Garde-toi de me croire telle que tu me vois en ce moment; par un prodige de son art, Merlin me fait paroître ici comme j'étois avant mon malheur. Merlin a cru qu'il n'étoit point de tigre au monde que la beauté gémissante ne parvînt à

désarmer, mais les tigres sont moins cruels, sont moins féroces que Sancho. Ah ! reviens, reviens à ton caractère, que la nature ne fit point méchant ; laisse-toi toucher, si ce n'est pour moi, du moins pour ton malheureux maître, qui souffre plus que moi-même des maux dont je suis accablée, et que je vois, attendant ta réponse, prêt à mourir de sa douleur.

Il n'est que trop vrai, s'écria don Quichotte en s'appuyant sur le duc, je sens que mes forces vont m'abandonner. Sancho, mon ami Sancho, reprit alors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien ? — Pardonnez-moi, madame, il me dit que les coups de fouet ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point. Mais en vérité, quand j'y pense, on prend ici de singuliers moyens pour obtenir ce que l'on désire. Madame Dulcinée, afin d'être belle, demande que je me déchire la peau : et, pour m'engager

à lui accorder cette petite bagatelle, elle m'appelle cœur de pierre, ame de bronze, barbare, tigre, tout ce qu'il y a de pis dans le monde. Encore si elle m'apportoit de l'onguent et de la charpie, ou quelque petit présent en avancement de reconnoissance, on verroit ce que l'on peut faire; on sait qu'un âne chargé d'or monte la montagne plus facilement, et qu'avec de la patience et des cadeaux il n'est rien dont on ne vienne à bout; mais au contraire on m'accable d'injures. Monsieur mon maître, le plus intéressé dans l'aventure, et qui devroit au moins me carresser, me propose pour encouragement de m'attacher à un arbre et de me doubler ma portion. Ma foi! messieurs, je suis fort touché de vous voir tous attendris; cependant vous devriez penser qu'il s'agit ici de fouetter non-seulement un écuyer, mais encore un gouverneur d'isle; cela demande quelques réflexions, cela

exige quelques politesses; il faut me donner le temps d'y songer, il faut choisir le moment d'obtenir une si grande grace; et celui que vous prenez n'est point du tout bien choisi; je suis fort fatigué, fort las, et de très-mau-maise humeur d'avoir déchiré mon habit vert.

Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferois un scrupule de vous donner l'isle promise, par la raison qu'un gouverneur d'une ame aussi dure que la vôtre, insensible aux larmes des belles, des affligés, des malheureux, n'est pas digne de commander à des hommes. Ainsi vous n'avez qu'à choisir; renoncez au gouvernement, ou subissez l'arrêt du destin. Ne pourroit-on pas, répondit Sancho, me donner deux jours pour faire ce choix? Non, s'écria Merlin; décidez-vous à l'instant même. Si vous persistez dans votre refus, Dul-

cinée, toujours paysanne, va retourner dans la caverne de Montesinos; si vous acceptez la pénitence, Dulcinée avec tous ses attraits ira dans les Champs-Élysées attendre l'accomplissement de la parole que vous me donnerez.

Sancho, la tête baissée, ne se pressoit pas de répondre. Allons! mon ami, lui dit la duchesse, un peu de résolution! un peu de reconnoissance pour le maître qui vous a nourri! Un *oui* ne vous coûtera guère, et nous rendra tous heureux. Considérez... Mon Dieu! madame, interrompit l'écuyer, je considère que le mal d'autrui n'est que songe; et qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais malheureusement pour moi je vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, pour que le monde jouisse encore des attraits de

madame Dulcinée, que je ne croyois ni si belle, ni si enchantée. J'y mets pourtant les conditions suivantes : d'abord, que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir la pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; item, que je ne serai point tenu de me fouetter jusqu'au sang ; item, que si quelque coup porte par hasard en l'air, il entrera toujours dans le compte; enfin, que si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir. Soyez tranquille sur cet article, répond l'enchanteur ; car au même instant où finira le nombre prescrit, Dulcinée désenchantée viendra remercier elle-même son aimable libérateur, et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes. — Allons ! voilà qui est dit, j'accepte la dure pénitence.

A ce mot la musique se fit entendre, ainsi que le bruit de la mousqueterie.

Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au coup de son fidèle écuyer; tout le monde le félicita de l'heureuse fin de cette aventure; et la belle aurore, qui déjà commençoit à teindre de couleur de pourpre les nuages de l'orient, engagea toute la troupe à regagner le château.

CHAPITRE XXXIII.

Lettre de Sancho à sa femme, avec d'autres évènements.

C'étoit l'intendant du duc, homme d'un esprit inventif et gai, qui avoit disposé toute l'aventure dont on vient de rendre compte. Il promit à ses maîtres une fête nouvelle, dont les préparatifs étoient déjà faits. Peu de jours après, la duchesse, que Sancho ne quittoit plus, lui demanda s'il s'occupoit de désenchanter Dulcinée; l'écuyer lui répondit qu'il étoit fort exact à tenir sa parole, et que déjà la nuit passée il s'étoit donné cinq coups à compte de trois mille trois cents. Ce n'est guère, reprit la duchesse; mais avec quoi vous êtes-vous frappé? — Avec ma main, répondit Sancho. — Cela ne suffit pas, vraiment; je doute

que le sage Merlin approuve cette manière d'accomplir la pénitence. Il faut avoir une discipline de bonnes petites cordelettes, dont chaque nœud se fasse sentir. Vous jugez bien, mon cher ami, que la gloire de désenchanter une illustre dame comme Dulcinée doit coûter un peu de peine à celui qui l'entreprend. — Comme il vous plaira, madame : choisissez vous-même cette discipline, je m'en servirai volontiers, pourvu qu'elle ne me fasse point de mal; car je vous confie que ma peau est d'une délicatesse, d'une finesse extraordinaire; ainsi je vous recommande d'y avoir égard. Mais, en attendant, permettez que je montre à votre altesse une lettre que j'écris à ma femme Thérèse Pança. Je serai bien aise de savoir si vous en êtes contente, et si vous trouvez que mon style soit celui d'un gouverneur. — Est-ce vous tout seul qui l'avez écrite? — Non, parce que j'ai beaucoup d'affaires qui

me prennent tout mon temps, et que d'ailleurs je ne sais ni lire ni écrire, quoique je sache signer mon nom ; mais c'est moi qui l'ai dictée. — Voyons-là donc ; je suis sûre qu'elle sera digne de vous. Aussitôt Sancho tira de son sein un papier où la duchesse lut ces paroles :

Lettre de Sancho Pança à Thérèse Pança sa femme.

Qui aime bien étrille bien, ma chère femme ; c'est ainsi que la fortune m'a traité. Tu n'entends peut-être pas ce que je veux dire, par la suite tu l'entendras mieux. Il s'agit, Thérèse, présentement de t'acheter un carrosse. Toute autre manière d'aller ne peut plus te convenir, et n'est bonne que pour les chats. Tu es femme d'un gouverneur ; je pense que ce mot dit tout.

Je t'envoie un habit vert de chasse, dont madame la duchesse, qui m'aime

et que j'aime beaucoup, m'a fait présent; arrange-le de manière que tu en puisses tirer un corset et un jupon pour la petite. Mon maître, à ce que j'entends dire, est un fou sage et agréable; on ajoute que je ne lui dois rien. Tu sauras de plus, ma femme, que nous avons fait un voyage à la caverne de Montesinos. L'enchanteur Merlin m'a choisi pour désenchanter madame Dulcinée, qui s'appelle chez nous Aldonza Laurenzo. Moyennant trois mille trois cents coups de fouet qu'il faut que je me donne, moins cinq que je me suis déjà donnés, la susdite dame se trouvera désenchantée comme père et mère. Il est inutile, Thérèse, d'aller conter cette histoire à tes voisines : l'une diroit blanc, l'autre noir; ce seroit des caquets à n'en pas finir.

Je compte me rendre dans mon gouvernement avant peu de jours; je t'avoue que j'ai hâte d'y arriver pour amasser de l'argent, chose dont on

dit que les nouveaux gouverneurs sont friands. Quand j'aurai tâté le pouls à mon isle, je te manderai s'il faut que tu viennes m'y joindre. Notre âne se porte à merveille, et te dit bien des tendresses. Madame la duchesse te baise les mains : réponds poliment sur cet article ; car la politesse, à ce que prétend mon maître, est une fort bonne chose, qui ne coûte presque rien. Dieu n'a pas voulu que je trouvasse dans nos courses une autre valise avec cent écus d'or ; mais console-toi, Thérèse, le gouvernement nous revaudra cela. Tout le monde m'assure qu'il ne s'agit que d'avoir des mains. Sois tranquille, tu seras riche. Dieu te rende telle ma chère femme, et me conserve longtemps pour te servir !

De ce château, le 20 juillet 1614.

Ton mari le gouverneur,

SANCHO PANÇA.

La duchesse, après avoir lu cette épitre, dit à Sancho qu'elle étoit fort bien, excepté qu'elle sembloit annoncer un certain amour de l'argent peu louable dans un gouverneur. Sancho lui offrit d'en écrire une autre; mais la duchesse garda celle-ci, qu'elle alla montrer au duc dans un superbe jardin où ce jour même on devoit dîner. La lettre et les explications que donnoit Sancho firent l'entretien du repas. A peine avoit-on desservi qu'on entendit dans le lointain le triste son d'un fifre aigu et d'un grand tambour en sourdine. Cette discordante musique approchoit assez lentement : tout-à coup on voit arriver une espèce de géant, vêtu d'une longue tunique noire, que traversoit un large baudrier de même couleur, auquel pendoit un effroyable cimeterre. Cet homme étoit précédé de deux tambours et d'un fifre, vêtus de deuil comme lui; une barbe énorme et d'une blancheur éblouissante lui

descendoit jusqu'aux genoux. Il s'avance d'un pas lent, réglé par les coups des tambours, vient s'incliner devant le duc, se relève, et d'une voix grave lui adresse ces paroles :

Puissant prince, tu vois devant toi Trifaldin de la barbe blanche, l'écuyer et l'ambassadeur de la comtesse Trifaldi, surnommée la Dolorida. Cette infortunée est venue à pied du royaume de Candaya, dans le seul espoir de te raconter ses incroyables aventures, et d'obtenir de toi quelques renseignements sur l'invincible chevalier don Quichotte de la Manche, qui seul peut terminer ses maux. Elle est à la porte de cette forteresse; et demande la permission de mettre à tes pieds ses douleurs.

Après ce discours, Trifaldin toussa, et mania du haut en bas son épaisse barbe blanche. Brave écuyer, répondit le duc, dès long-temps nous sommes instruits des infortunes étranges

de la triste Dolpride : assurez-la du plaisir que j'aurai de la recevoir, de lui donner tous les secours que ma qualité de chevalier m'oblige d'offrir aux dames. Ajoutez, pour la consoler, que le valeureux don Quichotte se trouve justement ici. A ces mots le géant Trifaldin s'incline de nouveau devant le duc, et s'en retourne du même pas, toujours au son de sa triste musique.

Vous le voyez, s'écria le duc en s'adressant à notre héros; malgré les efforts de l'envie, la vertu ne peut échapper aux justes hommages de l'univers. Peu de jours se sont écoulés depuis que votre présence honore ces lieux, et voilà que des pays les plus lointains les malheureux, les opprimés, guidés par votre seule renommée, viennent implorer votre appui. J'avoue, répondit don Quichotte avec un souris modeste, que je désirerois voir ici l'ecclésiastique qui l'autre jour parloit avec tant de dédain de la chevalerie

errante; peut-être croiroit-il enfin que les victimes des méchants ou du sort ne vont point chercher du remède à leurs maux à la porte des courtisans, des ministres, des grands de la terre, même des pieux ecclésiastiques; c'est le chevalier errant qui devient leur seul refuge : c'est lui dont le glaive en tous temps se trouve prêt à les sauver. O Dieu de bonté, je te remercie de m'avoir donné cet emploi si difficile, mais si glorieux! Qu'elle arrive cette Doloride, qu'elle me raconte ses peines : elle peut compter d'avance et sur mon bras et sur mon cœur.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de la Doloride.

LA comtesse Trifaldi ne tarda pas à paroître. On vit entrer dans le jardin douze femmes vêtues de deuil, avec des coëffes blanches si longues, qu'elles retomboient jusqu'à terre. Elles marchoient sur deux lignes, et précédoient la comtesse, dont l'immense robe noire se terminoit par trois pointes, que trois pages portoient gravement. Cette comtesse étoit voilée, ainsi que ses douze compagnes, et s'avançoit en s'appuyant sur son écuyer Trifaldin. Le duc, la duchesse, notre héros, se levèrent à son approche : la Doloride, sans ôter son voile, vint se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir à côté de la duchesse, et lui demanda respectueusement ce qu'il pou-

voit faire pour son service. Puissantissime seigneur, répondit-elle d'une voix forte, et vous bellissime dame, et vous illustrissimes auditeurs, je suis bien sûre d'émouvoir vos cœurs obligeantissimes par les récits de mes chagrins, de mes tourments horribilissimes. Mais, avant tout, daignez m'informer si vous possédez dans ces lieux l'invictissime don Quichotte et son écuyer excellentissime. Oui, madamissime, interrompit Sancho; voilà devant vous le magnanissime don Quichotte de la Manchissime, avec son écuyer fidélissime; vous les trouverez diligentissimes à servir votre beauté dolorissime. Don Quichotte alors se fit connoître, et promit de tout entreprendre pour l'infortunée comtesse. Celle-ci voulut embrasser ses genoux; notre héros ne le souffrit point, et lui demanda seulement de l'instruire de ses malheurs. La Doloride, toujours voilée, commença ce triste récit :

Vous connoissez sans doute, dit-elle, le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du sud et la grande Trapobane, deux lieues par-delà le cap Comorin. C'est là que régnoit la reine Magonce, veuve du roi Archipiela, qui n'avoit laissé en mourant pour seule héritière de ce vaste état que l'infante Antonomasie. Ma naissance, mon âge, ma qualité de première duègne du palais, me valurent le glorieux emploi d'élever la jeune princesse. Elle n'avoit que quatorze ans; déjà sa beauté, son esprit, sur-tout son extrême sagesse, étoient célèbres dans l'univers. Une foule de prince soupiroient pour elle; et parmi tant d'amants couronnés un simple chevalier de la cour osa se mettre sur les rangs. Il n'avoit pour lui que ses graces, sa jeunesse et son amour. Habile dans l'art de plaire, il étoit poëte, musicien, chantoit, jouoit de la guitare, et possédoit au souverain degré tous ces frivoles talents que les

femmes préfèrent toujours aux qualités les plus solides. Mais, par mes soins vigilants, Antonomasie auroit échappé à ses poursuites, si le séducteur, pour venir à bout de son téméraire projet, n'eût employé le moyen le plus perfide et le plus coupable. Le traître fit semblant de m'aimer; et, je vous l'avoue à ma honte, malgré ma longue expérience, malgré ma sévère vertu, je le crus épris de mes charmes, je remarquai davantage les siens; mon cœur trop sensible se laissa toucher. Hélas! j'excusois ma foiblesse en me disant que je sauvois l'infante, que je m'exposois à sa place au danger qui la menaçoit. Ce dévouement de ma part me paroissoit noble et sublime. J'écoutai donc le jeune chevalier, je me laissai toucher par les vers charmants qu'il venoit chanter sous mes fenêtres. Il excelloit surtout dans les seguidilles, espèce de couplets gais et tendres, accompagnés

d'un refrain fort à la mode en Candaya. Je n'ai jamais oublié ceux qui me touchèrent le plus, et que je vais vous répéter, malgré les sanglots qui m'oppressent.

La Doloride alors, d'un accent un peu viril, se mit à chanter cette seguidille :

L'avare cache sa richesse,
L'ambitieux ses grands desseins;
Le sage dérobe aux humains
Et son bonheur et sa sagesse :
L'Amour, l'Amour seul se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je fuis par-tout certaine belle,
Par-tout je cherche à l'éviter;
Mais quand je viens de la quitter,
Je me retrouve plus près d'elle.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si l'on prononce en ma présence
Son nom que je ne dis jamais,
Je baisse les yeux, je me tais,
Et l'on entend bien mon silence.
Malgré lui l'Amour se trahit:
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si je veux, d'une voix hardie
Parler d'elle et la célébrer,
Hélas ! j'ai beau m'y préparer,
Je me trouble et je balbutie.
Malgré lui l'Amour se trahit ;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Enfin contre moi tout conspire :
Mon air libre. mon embarras;
Ce que je dis ou ne dis pas,
Tout apprend que j'aime Thémire.
Malgré lui l'Amour se trahit ;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je ne pus résister, reprit la comtesse, au jeune amant qui peignoit si bien ce que mon cœur éprouvoit. Ah ! messieurs, cette aventure m'a souvent fait réfléchir que des états policés on devroit bannir les poëtes, non ceux qui font des vers tels qu'on en voit dans la plupart des recueils modernes, ces vers-là ne sont point dangereux, mais ceux qui ont le talent funeste d'embellir un sentiment tendre de toutes les graces de l'esprit, d'exprimer délicatement les plus secrètes pen-

sées, de tout dire en ayant l'air de tout cacher, et d'émouvoir l'ame en flattant l'oreille ; voila, voilà les poëtes maudits qu'il faudroit fuir à l'égal de la peste, ou reléguer, s'il étoit possible, par-delà le cercle polaire. Mais où vais-je m'égarer? Je reviens à mes malheurs.

Simple et crédule, malgré mon âge, je me crus aimée de don Clavijo (c'étoit le nom du jeune chevalier) : je me persuadai, comme une insensée, qu'une plus longue résistance le feroit mourir de douleur, et je résolus de me sacrifier pour lui conserver la vie. Je consentis en rougissant à un rendez-vous qu'il me demandoit ; je l'introduisis dans ma chambre, voisine de celle d'Antonomasie. Le perfide ne fit qu'y passer ; il court dans celle de l'infante, repousse la porte, s'enferme avec elle, et me laisse seule dans le désespoir. Mes efforts, mes larmes, mes cris, ne purent le rappeler ; il demeura

long-temps avec l'infante. Heureusement quand il fut sorti cette princesse m'assura bien qu'il ne s'étoit point écarté du respect le plus sévère. D'après sa parole, d'aprés l'ascendant qu'avoit sur moi don Clavijo, j'eus la foiblesse de tout pardonner, j'eus celle de consentir à de nouvelles entrevues, innocentes comme la première. Jugez quelle fut ma surprise lorsque je m'aperçus, quelque temps après, que la sage Antonomasie étoit grosse. Il n'étoit plus possible de le cacher; la pauvre enfant vint me l'avouer avec une tendre confiance, et m'ajouta qu'elle avoit signé une promesse de mariage à son coupable séducteur. J'allai trouver don Clavijo : nous convînmes que sans perdre de temps il iroit montrer sa promesse au premier juge du bailliage, et lui demander pour épouse la belle Antonomasie. Tout s'exécuta selon nos projets; le juge, après s'être assuré que la promesse étoit en bonne forme,

s'en vint interroger l'infante, reçut sa déclaration, la fit remettre entre les mains d'un honnête alguasil de cour, et donna bientôt la sentence par laquelle don Clavijo étoit reconnu l'époux légitime de la belle héritière de Candaya.

Madame la Doloride, interrompit alors Sancho, dans votre royaume comme dans le nôtre vous avez donc des alguasils de cour, des juges, des poëtes et des seguidilles? je m'étois toujours douté que tous les pays se ressemblent. Mais continuez, je vous prie; il me tarde de savoir la fin de votre intéressante histoire. La comtesse poursuivit en ces termes.

La reine Magonce s'affecta si fort du mariage précipité de sa fille, qu'au bout de trois jours elle fut mise en terre. Elle mourut donc? demanda Sancho. Oui, répondit Trifaldin : il est d'usage dans le royaume de Candaya de n'enterrer que des personnes mortes.

A la bonne heure, reprit l'écuyer, quoiqu'il me semble que madame Magonce ait prit la chose un peu trop vivement : je ne vois pas que votre princesse eût commis un si grand crime en épousant un chevalier aussi gentil que vous nous l'avez peint; mille autres ont fait pis, ma foi! et mesdames leurs mères se portent fort bien. D'ailleurs, ne sait-on pas que les chevaliers, sur-tout les errants, finissent presque tous par être rois ou empereurs? Sancho a raison, ajouta don Quichotte; cette fortune leur est assez ordinaire. Mais écoutons la fin de l'histoire; je présume que c'est le plus triste qui nous reste encore à savoir.

Ah! sans doute, reprit la comtesse; ce que vous avez entendu n'est rien auprès de ce que vous allez entendre. La reine étant morte, nous nous occupâmes de lui rendre les derniers devoirs. A l'instant même où l'on venoit de la descendre dans la sépulture, nous

voyons paroître au-dessus de la tombe, monté sur un cheval de bois, le fameux géant Malambrun, cousin-germain de la défunte, et le plus cruel des magiciens. Malambrun, pour venger la mort de sa cousine, qu'il aimoit, enchanta les nouveaux époux sur la pierre de cette même tombe. La belle Antonomasie devint une guenon de bronze, don Clavijo un crocodile d'un métal qui nous est inconnu. Tout-à-coup près de ces figures on vit s'élever un perron de marbre, sur lequel étoit écrit en caractères syriaques : *Ces deux coupables amants ne reprendront leur première forme que lorsque le vaillant chevalier de la Manche osera m'appeler en combat singulier.* Non content de cette vengeance, le terrible Malambrun tira son large cimeterre, me saisit tremblante par les cheveux, et prêt à frapper s'arrêta : Non, dit-il; je veux te laisser la vie, afin de mieux te punir, afin d'envelopper dans

ton châtiment toutes les duègnes du palais qui n'ont pas veillé sur l'honneur de la jeune Antonomasie. A ces mots il disparoit; et mes compagnes et moi nous nous sentons toutes à nos mentons comme des milliers de pointes d'aiguilles. Nous nous pressons d'y porter les mains; hélas! nous trouvons..... nous trouvons ce que nous allons vous montrer.

La Doloride aussitôt et les douze duègnes qui l'accompagnoient lèvent à-la-fois leurs voiles, et font voir d'épaisses barbes, les unes noires, les autres blondes, quelques-unes grises, quelques-autres blanches. Sancho recula six pas; le duc, la duchesse et notre héros se regardèrent avec des yeux surpris. Voilà, voilà, reprit la comtesse, dans quel état nous a mises ce scélérat de Malambrun; voilà comment ce barbare a déshonoré nos charmes. Plût au ciel que son cimeterre eût tranché nos tristes jours! La vie

est pour nous un affreux supplice. Que peut devenir, que peut espérer une duègne avec de la barbe? qui voudra prendre soin d'elle? à qui pourra-t-elle plaire? Hélas! sans barbe trop souvent elle ne plaît à personne, on la dédaigne, on la repousse; jugez du sort qui nous attend! O duègnes, mes chères compagnes, venez, venez; pleurons ensemble notre épouvantable avenir. En disant ces paroles la Doloride s'évanouit.

CHAPITRE XXXV.

Continuation et fin de cette mémorable aventure.

Il faut convenir que les personnes oisives qui s'amusent de cette lecture ont de grandes obligations à Cid Hamet Benengeli ; combien elles doivent être reconnoissantes des soins, des peines que prend cet auteur pour nous rendre compte des plus petits détails, pour nous éclaircir jusqu'aux moindres doutes, pour nous découvrir les plus secrètes pensées des personnages qui nous intéressent ! O admirable historien, ô trop heureux don Quichotte, et vous aimable Sancho, vivez, vivez à jamais dans la mémoire des hommes pour prix des moments agréables que vous leur faites passer !

Sancho, voyant la Doloride évanouie, s'écria : Par le nom que je porte ! je n'ai jamais ouï conter à mon maître d'aventure aussi extraordinaire que celle-ci. Ah! coquin, fils de Satan de Malambrun, où diable ton esprit maudit a-t-il été imaginer de donner de la barbe à de pauvres filles qui n'ont peut-être pas de quoi payer un baigneur! Ce que vous dites n'est que trop vrai, répondit une des douze duègnes ; le géant ne nous a pas laissé un maravédis. Nous sommes condamnées à mourir dans le triste état où vous nous voyez, si votre maître n'a pitié de nous. Rassurez-vous, reprit don Quichotte ; je jure de finir vos maux, et d'y travailler à l'instant même : apprenez-moi ce que je dois faire.

A cette parole, la Doloride revint de son évanouissement. Indomtable héros, dit-elle, mon ame, prête à s'échapper, s'est arrêtée à vos accents : je renais à la vie pour vous applaudir,

et vous donner les moyens d'ajouter à votre gloire. Sachez que d'ici au royaume de Candaya l'on compte cinq mille deux ou trois lieues par le grand chemin de terre; mais, en allant par les airs, on n'en compte guère que trois mille deux cent vingt-sept. Le cruel Malambrun nous a dit qu'au moment même où nous aurions trouvé le chevalier que nous cherchions, il lui enverroit le fameux cheval de bois que montoit Pierre de Provence lorsqu'il enleva la belle Maguelone. Ce cheval, qui n'est point ferré, qui ne mange, ne dort jamais, se dirige par une cheville plantée au milieu de son front; plus rapide que la pensée, il vole au-dessus des nuages. C'est le chef-d'œuvre du savant Merlin, ami de Pierre de Provence. Malambrun, par un effet de son art, s'est rendu maître de ce coursier, sur lequel il traverse le monde, arrive le matin en France, et le soir même au Pérou :

c'est une monture si douce, que la charmante Maguelone ne se trouvoit en aucun lieu aussi bien assise, si à son aise, que sur la croupe de ce cheval. J'espère, je ne doute point qu'avant une demi-heure vous ne le voyiez arriver pour vous porter devant Malambrun.

Combien tient-on sur ce cheval, demanda Sancho d'un air inquiet. On y tient deux, répond la Doloride, l'un sur la selle et l'autre en croupe. Lorsque le chevalier qui le monte n'enlève pas une dame, c'est ordinairement son écuyer qui occupe la place de la belle Maguelone. — Ah! fort bien; et dites-moi, s'il vous plaît, le nom de ce beau coursier de bois. — Il ne s'appelle point Pégase, ni Bucéphale, ni Bayard, ni Bride-d'Or, ni Frontin, ni Xante, ni Éous, ni..... — Mon dieu! je me doute bien qu'il ne se nomme pas non plus Rossinante comme le cheval de mon maître, qui vaut mieux que tous ceux

dont vous parlez : mais enfin il a un nom ; et c'est ce nom que je vous demande. — Ce nom est *Chevillard le léger*, qu'il mérite assurément, puisqu'il est de bois et qu'il vole. — Eh bien ! je suis le serviteur de monsieur Chevillard le léger ; mais j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne monterai point sur sa croupe. Pardi oui ! moi qui ai de la peine à me tenir sur mon âne, dont le bât tout neuf est plus doux qu'un petit matelas de soie ; vous pensez que, sans mon coussin, j'irai faire trois ou quatre mille lieues à cheval sur un soliveau. Oh que nenni ! oh que nenni ! Je prends assurément beaucoup de part au malheur arrivé à votre menton ; mais je ne puis risquer de me casser le cou pour le plaisir de vous voir rasée : d'ailleurs il faut que vous sachiez que je suis déjà retenu pour désenchanter madame Dulcinée. — Cependant, aimable Sancho, il est arrêté dans les destinées que rien ne

peut se faire sans vous. — Rien ne se fera donc, madame la Doloride, car il est arrêté dans ma volonté que je ne suivrai point mon maître. Nous autres écuyers ne sommes jamais pour rien dans toutes ces aventures : vous savez que les historiens, en rendant compte des belles prouesses de nos maîtres, ne parlent non plus de nous que du grand Turc. Je ne le trouve point mauvais ; mais je ne veux point me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas. Encore si c'étoit une belle dame, ou une jeune et jolie fille qu'il fallût tirer d'embarras, on pourroit voir : un honnête homme souvent ne demande pas mieux que de s'exposer. Mais pour une duègne barbue ! ma foi non ; je n'en suis point tenté : je reste auprès de madame la duchesse, dont j'aime mieux le petit doigt que toutes les duègnes de l'univers.

Il est pourtant certaines duègnes, reprit aigrement la dame Rodrigue,

qui seroient comtesses ou duchesses si la fortune les avoit bien traitées. Là-dessus, reprit Sancho, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis de l'avis de la fortune. La dame Rodrigue alloit répliquer, lorsqu'à l'entrée de la nuit on vit paroître dans le jardin quatre sauvages demi-nus, portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. L'un d'eux le pose à terre sur ses quatre pieds, et s'écrie d'une voix grave : Le valeureux Malambrun engage sa parole à celui de vous assez hardi pour le combattre de n'employer contre lui d'autres armes que son épée. Qu'il monte donc sur ce coursier ; que son écuyer monte en croupe : il leur suffira de tourner la cheville que vous voyez pour être portés à travers les airs devant le redoutable Malambrun ; mais de peur qu'ils ne soient étourdis de la hauteur et de la rapidité de leur course, il est nécessaire qu'ils aient les yeux bandés jusqu'au moment où

Chevillard les avertira par ses hennissements qu'ils sont à la fin de leur route.

Cela dit, les quatre sauvages se retirent précipitamment; et don Quichotte, plein d'ardeur, veut s'élancer sur Chevillard. Il ordonne à Sancho de le suivre. Non, s'il vous plaît, répon dit l'écuyer : depuis que j'ai vu la monture je me soucie encore moins du voyage. Je ne suis pas un sorcier pour voler ainsi sur un bâton; et que penseroient mes insulaires quand ils sauroient que leur gouverneur perd son temps à courir dans l'air? D'ailleurs il y a trois mille lieues d'ici au pays de Candaya : lorsqu'une fois nous serons là, si monsieur Chevillard est fourbu, si le géant ne veut plus nous le prêter, comment revenir, je vous prie? Nous serons au moins douze ans à faire le chemin à pied. Pendant ce temps que deviendra mon isle? Non, vous dis-je; tout bien réfléchi, je me dois à mon

peuple, et je ne puis m'exposer. Saint Pierre se trouve bien à Rome; moi je me trouve à merveille ici, j'y reste.

La duchesse alors employa son crédit pour déterminer notre écuyer; elle lui rappela ses devoirs, le pria, le supplia, par l'amitié qu'elle avoit pour lui, de ne point abandonner son maître, de se montrer digne du gouvernement qui l'attendoit au retour, et fit si bien que Sancho, les larmes aux yeux, s'écria qu'il ne pouvoit résister aux instances de sa bonne amie madame la duchesse, et qu'il étoit prêt à partir. Don Quichotte court l'embrasser, le tire à part; et d'une voix basse: Mon fils, lui dit-il, nous allons commencer un long et périlleux voyage, pendant lequel je prévois que nous serons sans cesse occupés. Ne pourrois-tu pas, avant de nous mettre en route, te retirer un moment dans ta chambre, sous prétexte d'aller chercher quelque chose, et là te donner

un bon à compte sur les trois mille trois cents coups de fouet nécessaires à la félicité de celle qui règne sur mon cœur ? Quand tu ne t'en donnerois que cinq cents, ce seroit toujours cela, mon ami; tu sais bien qu'en toutes choses le plus difficile est le commencement.

Pardieu! répondit Sancho, vous faites de belles propositions, et vous prenez bien votre temps! Je vais parcourir trois mille lieues à cheval sur une planche, et vous voulez que je commence par me déchirer le derrière! En vérité votre seigneurie a perdu tout-à-fait le bon sens. Finissons d'abord l'aventure des barbes de ces dames; au retour nous nous occuperons de madame Dulcinée. Je vous renouvelle ma parole de la désenchanter le plus tôt possible; mais n'en parlons point jusques là. — Allons, mon ami, je m'en fie à ta bonne foi; souviens-toi de ta promesse. — Oui, oui, je n'y

manque jamais. En disant ces mots ils revinrent, et don Quichotte, tirant un mouchoir, pria la Doloride de lui bander les yeux. Quand cela fut fait, il monta sur Chevillard, où ses longues jambes, n'ayant point d'étrier et tombant presque jusqu'à terre, lui donnoient l'air de ces grandes figures que l'on voit dans les tapisseries. Sancho ne se pressoit pas de le suivre, et demandoit un coussin; mais le coussin fut refusé par la sévère Doloride; et Sancho, les yeux bandés, se mit enfin sur cette croupe dure, en suppliant toute la compagnie de dire pour lui quelques *Ave Maria*. Poltron! lui crioit notre chevalier, que peux-tu craindre? N'es-tu pas à la place jadis occupée par la belle Maguelone? Ne suis-je pas à celle de Pierre de Provence? et le courage de ce héros est-il au-dessus du mien? Il tourne à ces mots la cheville; et sur-le-champ toutes les duègnes se mettent à crier en-

semble : Dieu te conduise, vaillant chevalier ! Dieu te conserve, écuyer intrépide ! Vous êtes déjà dans les airs, nos yeux ne peuvent plus vous suivre. Tiens-toi bien, brave Sancho ; si tu tombois, ton horrible chute seroit semblable à celle de Phaéton.

Sancho écoutoit, et serroit son maître de toutes ses forces. Tu m'étouffes, disoit don Quichotte ; pour Dieu, laisse-moi respirer. Je ne comprends pas ce qui te fait peur ; il n'est point de coursier au monde dont l'allure soit aussi douce, nous avons déjà fait plus de mille lieues, et il semble que nous n'ayons pas changé de place. Cela est vrai, répondoit l'écuyer ; mais je sens de ce côté un vent terrible qui me souffle au visage. Sancho ne se trompoit point ; l'intendant du duc avoit disposé plusieurs hommes avec de grands soufflets pour donner du vent à nos deux héros. Sans doute, reprit don Quichotte aussitôt qu'il sentit ce

vent, que nous sommes déjà parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la neige et la grêle ; si nous allons toujours de ce train, nous serons bientôt à la région du feu d'où nous viennent les tonnerres. Je ne sais comment tourner cette cheville pour modérer Chevillard.

A l'instant même les soufflets furent remplacés par des étoupes enflammées dont on environna les voyageurs. Ah ! monsieur, s'écria Sancho, nous y sommes dans votre région du feu : je sens déjà la chaleur, et la moitié de ma barbe est brûlée. Je m'en vais ôter mon bandeau. Garde-t-en bien, répondit don Quichotte ; cette désobéissance nous attireroit quelque grand malheur. Il faut nous abandonner entièrement à l'enchanteur qui nous mène. Peut-être sommes-nous sur le point d'arriver à Candaya, où nous allons fondre comme un épervier sur sa proie. — A la bonne heure, monsieur ; mais il est temps

que nous arrivions. Cette manière d'aller me fatigue ; et si madame Maguelone se trouvoit bien sur cette croupe, elle avoit la peau plus dure que la mienne.

Toute cette conversation étoit entendue par le duc et la duchesse, qui pouvoient à peine retenir leurs ris. Lorsqu'ils s'en furent assez amusés, l'intendant fit sortir du jardin toutes les duègnes barbues ; et le duc, la duchesse, leurs gens, s'étendirent sur le gazon, comme ensevelis dans un profond sommeil. Alors on fit tomber nos héros de cheval par une violente secousse, et l'on met ausitôt le feu à la queue de Chevillard, dont le corps étoit plein d'artifices. Chevillard saute dans l'air, au milieu des fusées et des serpenteaux. Don Quichotte et son écuyer se relèvent, ôtent leurs bandeaux, et, tout surpris de se retrouver dans le même lieu, distinguent bientôt une grande lance à laquelle

étoit attaché un parchemin sur lequel on lisoit ces mots : « L'invincible che-
« valier de la Manche a terminé la
« grande aventure de la comtesse Tri-
« faldi, surnommée la Doloride. Il lui
« a suffi d'oser l'entreprendre. Malam-
« brun se reconnoît vaincu ; le menton
« des duègnes n'a plus de barbe ; An-
« tonomasie et don Clavijo sont réta-
« blis sur leur trône. Il ne reste plus
« à finir que la pénitence prescrite au
« meilleur des écuyers, pour que la
« plus douce des tourterelles soit enfin
« rendue à son tourtereau. Tels sont
« les arrêts de Merlin. »

Don Quichotte, transporté de joie, se hâta d'aller vers le duc, qui paroissoit, ainsi que les autres, privé de l'usage de ses sens. Seigneur, lui dit notre héros en le prenant par la main, revenez à vous, tout est terminé ; vous en verrez la preuve dans l'écriteau suspendu à cette lance. Le duc, la duchesse et leur suite, faisant semblant de reve-

nir d'un long évanouissement, racontèrent avec effroi qu'à l'instant où Chevillard en feu étoit redescendu dans le jardin, la Doloride et ses compagnes, dépouillées de leurs barbes, avoient disparu tout-à-coup, et qu'eux-mêmes étoient tombés sans connoissance. Ils allèrent ensuite lire l'écriteau, félicitèrent don Quichotte, exaltèrent son courage ; et la duchesse questionna Sancho sur les périls qu'il avoit courus. L'écuyer, tout fier des éloges qu'on lui prodiguoit, répondit qu'il avoit beaucoup souffert en passant par la région du feu ; qu'il avoit même, sans le dire à son maître, relevé tant soit peu le mouchoir qui lui couvroit les yeux, et qu'alors il avoit découvert la terre au-dessous de lui, aussi petite qu'un grain de moutarde. On parut surpris de cette assertion ; Sancho, pour la confirmer, ajouta que les hommes, qu'il distinguoit fort bien, n'étoient pas plus gros que des noisettes. Il dit

encore, car il étoit en train de raconter, une foule d'autres détails sur les merveilles qu'il avoit vues; et lorsque don Quichotte étonné voulut lui faire quelques objections, l'écuyer voyageur, s'approchant de son maître, lui dit : Monsieur, je n'ai pas douté de ce que vous avez vu dans la caverne de Montesinos; ayez la bonté de croire de même ce que j'ai vu dans le ciel.

CHAPITRE XXXVI.

Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son isle.

Satisfaits de l'heureux succès de l'aventure de la Doloride, et voulant mettre à profit la rare crédulité de leurs hôtes, le duc et la duchesse donnèrent des ordres pour que Sancho prît possession du gouvernement promis. Dès le lendemain du voyage aérien, le duc vint dire à notre écuyer de se tenir prêt à partir pour son isle, où ses nouveaux sujets l'attendoient comme on attend la rosée du mois de mai. Monseigneur, répondit Sancho en faisant une profonde révérence, mes sujets, ainsi que votre altesse, sont assurément beaucoup trop polis; mais je ne vous cacherai point que, depuis que du haut du ciel j'ai vu la terre au-

dessous de moi plus petite qu'un grain de moutarde, je ne me soucie plus autant de devenir gouverneur. Qu'est-ce en effet, je vous le demande, que de commander dans un petit coin d'un grain de moutarde? cela vaut-il la peine de s'en tourmenter ou d'en être fier? Le plus sage est de s'en tenir à l'état où la fortune nous a placés, d'y mener une vie obscure, irréprochable, tranquille, sans se mêler de gouverner quelques douzaines de ces petits hommes qui de près ne sont pas grand'chose, et d'un peu de loin ne sont rien du tout. Comment! Sancho, reprit le duc, vous parlez en vrai philosophe, et vous me prouvez chaque jour davantage que vous serez un excellent gouverneur. Au surplus, j'acquitte ma parole : je vous ai promis une isle ; elle est prête. Vous la trouverez belle, bonne, bien conditionnée ; c'est à vous de voir si vous la voulez. — Oh! puisqu'elle est là, monseigneur, et qu'elle me vient

de vous, je ne la refuserai point, quand ce ne seroit que pour prouver que je m'entends en gouvernement tout aussi bien et peut-être mieux que tant de bavards qui en parlent. — Soyez donc prêt demain matin à vous rendre dans vos états. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. — Comment sont-ils faits ces nouveaux habits? On aura beau m'habiller de toutes les façons possibles, je n'en serai pas moins Sancho Pança. — Sans doute; mais vous savez bien que des marques extérieures distinguent les diverses professions; un magistrat n'est pas mis comme un soldat, un soldat ne l'est point comme un prêtre. Vous, Sancho, qui devez être à-la-fois et militaire et lettré, vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre. — Je crois vous avoir dit, monseigneur, que je n'étois pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire; mais beau-

coup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien quand je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir.

Don Quichotte arriva dans ce moment; il venoit d'être instruit de ce qui se passoit; et voulant donner à Sancho quelques conseils sur sa conduite future, il demanda la permission au duc de l'emmener dans sa chambre. Là, quand il eut fermé la porte, et forcé l'écuyer de s'asseoir à ses côtés, il dit ces paroles d'un air grave :

Ami Sancho, je rends grace à Dieu de te voir déjà comblé des faveurs de la fortune avant qu'elle ait encore daigné me sourire. Sans avoir rien fait, sans fatigue, sans qu'il t'en ait presque rien coûté, te voilà souverain d'un puissant état, tandis que ton maître, dont tu connois les travaux, est toujours simple chevalier. Je te dis ceci, mon ami, pour t'empêcher d'attribuer

à ton mérite ce que tu ne dois qu'à la bonté du ciel et à l'excellence de la chevalerie errante. Tu dois reconnoître aujourd'hui la vérité de mes anciennes promesses. Crois de même aux nouveaux conseils que tu vas recevoir de moi. Eux seuls peuvent te préserver de cette foule d'écueils dont l'homme est environné sur la mer orageuse de la grandeur.

Premièrement, ô mon fils, crains Dieu : qui le craint est déjà sage.

Observe-toi sévèrement, et tâche de parvenir à te connoître toi-même; étude longue, difficile, mais nécessaire pour éviter de ressembler à la grenouille qui voulut s'égaler au bœuf. Rappelle-toi bien, redis-toi souvent qu'autrefois, dans ta jeunesse, le sort te fit garder les pourceaux.

Non pas, s'il vous plaît, interrompit l'écuyer, ce n'étoit pas dans ma jeunesse, mais quand j'étois petit garçon. Depuis, lorsque je commençai à deve-

nir un peu grand, l'on me faisoit garder les oies.

Ne crains point d'avouer toi-même l'obscurité de ton origine. L'orgueil presque toujours suit le vice; l'humilité pare la vertu. Annonce et déclare sans honte que tu descends de laboureurs. En voyant que tu t'en souviens, personne ne sera tenté de t'en faire souvenir.

Garde-toi de porter envie aux princes, aux grands plus nobles que toi. Ces dons du hasard, dont ils sont si fiers, valent peu la peine d'être désirés. Songe que l'on hérite de la noblesse, et que l'on acquiert la vertu. Juge laquelle vaut le mieux.

Si par hasard, lorsque tu seras dans ton isle, un de tes parents vient te voir, reçois-le avec la même joie, avec la même amitié que tu le recevois jadis quand il venoit dans ta chaumière. Dieu te le prescrit, la nature te le conseille; regarde donc cette obligation

comme un devoir, et remplis-la comme un plaisir.

Si tu appelles ta femme auprès de toi, ce que je te conseille, Sancho, car il n'est pas bon qu'un gouverneur soit sans sa femme, tâche d'adoucir, de polir son ton, ses manières rustiques. Tout le bien que fait un époux peut être détruit dans un seul moment par une épouse indiscrète ou grossière. Porte une sévère attention à ce qu'elle ne reçoive jamais de présents. Quand même tu l'aurois ignoré, tu n'en serois pas moins responsable.

Ne te crois jamais assez de génie pour interpréter à ton gré les lois : ce crime est un des plus grands que puisse commettre l'orgueil.

Que jamais aucun sentiment, soit de pitié, soit de haine, ne t'empêche de rechercher, de poursuivre, de distinguer la vérité. Sois sourd aux promesses du riche, sois touché des larmes du pauvre; mais quoiqu'inflexible

pour l'un et compatissant pour l'autre, sois également juste pour tous deux.

Toutes les fois que la clémence pourra s'accorder avec l'équité, ne crains pas d'être clément. Ce plaisir est la seule récompense du magistrat qui fait son devoir. Que jamais ta baguette de juge ne plie sous le poids de l'or ; mais il est quelques occasions où tu peux l'incliner doucement du côté de la miséricorde.

Si ton ennemi plaide devant toi, ne te souviens que de sa cause.

Ne perds pas de vue que les erreurs d'un juge ne se réparent jamais qu'aux dépens de sa réputation et de sa fortune, ou bien lui causent le chagrin plus grand de ne pouvoir être réparées.

Lorsqu'une jeune et belle femme viendra te demander justice, ferme les yeux en l'écoutant.

Ne dis jamais de parole dure, même au coupable condamné; son supplice expie sa faute; il ne lui reste que son malheur, que tu ne dois pas outrager.

Enfin souviens-toi toujours que la misérable espèce humaine est naturellement portée au mal; sois indulgent toutes les fois que l'indulgence ne nuit à personne; rappelle-toi que pour louer Dieu nous l'avons appelé *bon*.

En suivant ces conseils, Sancho, tes jours seront purs et paisibles, ton nom sera respecté, ta personne sera chérie; tu rendras tes vassaux heureux, tu marieras tes enfants, tu vieilliras au sein de ta famille, au milieu de tes amis, honoré, béni par tous; et quand tes yeux se fermeront, des larmes sincères baigneront ta tombe.

Je dois à présent, mon ami, te parler de quelques détails qui sembleroient minutieux à d'autres, mais que je crois d'une grande importance dans la place que tu vas remplir : ils regardent ton intérieur.

Sois propre sur ta personne, sans jamais être recherché : sois bien mis sans magnificence; et que ton vêtement,

avec soin arrangé, n'annonce point par son désordre la négligence de celui qui le porte.

Fuis l'avarice, aime l'économie; compte avec toi-même souvent; ne fais pas toute la dépense que tu peux faire, afin de pouvoir toujours payer celle que tu feras. D'ailleurs il est des moyens sûrs de bien placer se épargnes : si ton revenu te permet d'avoir six pages, n'en prends que trois, et nourris trois pauvres; ce seront des serviteurs que tu trouveras dans le ciel.

Sois sobre dans tes repas, sans affecter la sobriété : dîne peu, ne soupe point, si tu veux conserver ta santé, le premier des biens de ce monde.

Prends garde à l'usage du vin; songe qu'il trahit les secrets, et fait oublier les promesses.

Sois modéré dans ton sommeil; le temps qu'on peut lui ravir se trouve gagné pour la vie. La diligence est mère des succès, la paresse est mère des vices.

Corrige-toi de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos : ce n'est pas, je te l'ai déjà dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait quelquefois de la grace ; mais en les accumulant tu leur ôtes tout leur mérite.

Pour ce dernier article, monsieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes : aussitôt que je veux parler, ils se pressent tous sur mes lèvres ; et quelquefois les meilleurs ne sortent pas les premiers. Cependant je vous promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux. Quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt. Il y a du remède à tout hors à la mort. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. D'ailleurs il n'est rien tel que d'être le maître ; quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut. L'on

n'a qu'à se frotter à moi, l'on y laissera sa laine. Les sottises des riches sont des sentences. Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt. Ma grand'mère disoit souvent : Tu vaux autant que tu possèdes....

Satan puisse-t-il temporter! s'écria don Quichotte en colère : depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. Va, je n'espère rien de toi : tu ne seras que ridicule dans la place que l'on t'a donnée, et la honte en réjaillira sur ton maître. Je ne sais qui me tient que tout-à-l'heure je n'aille avertir le duc de l'imprudence qu'il commet en confiant un gouvernement à un mauvais bouffon comme toi.

Monseigneur, ne vous fâchez pas, reprit Sancho d'une voix soumise, et n'oubliez pas que c'est vous qui m'avez mis dans la tête cette isle à laquelle je ne pensois point. Si vous me croyez incapable de rendre mes sujets heureux,

je suis le premier à n'en plus vouloir : toutes les grandeurs du monde ne me consoleroient pas de mal faire. J'aime mieux être un bon écuyer mangeant du pain et des oignons, que d'être un mauvais gouverneur nourri de perdreaux et de poulardes.

Ces derniers mots nous réconcilient, dit don Quichotte en lui tendant la main; je vois que ton cœur est bon, et c'est le premier mérite. Ami, tu seras gouverneur : je t'écrirai de ma main les avis qui te sont nécessaires ; ils suffiront, j'espère, pour te guider. Allons ! plus d'inquiétude ; suis-moi, l'on m'attend pour dîner.

CHAPITRE XXXVII.

Départ de Sancho pour son isle. Etrange aventure arrivée à don Quichotte.

CID Hamet Benengeli, en commençant ce chapitre, fait des excuses à ses lecteurs de les entretenir sans cesse de don Quichotte et de Sancho, sans se permettre la moindre digression, ni le plus court épisode. Dans sa première partie il avoit cru nécessaire de varier ses récits, de délasser l'attention par les histoires du *Curieux extravagant* et du *Captif*, qui ne tiennent pas au fond du sujet : certains censeurs le lui ont reproché. Notre auteur docile s'est imposé la loi, dans cette seconde partie, de ne parler uniquement que de ses héros. Cette contrainte n'a pas

rendu son ouvrage plus facile, ni peut-être plus agréable ; mais il espère du moins qu'on lui saura quelque gré, soit des épisodes qu'il a donnés, soit de ceux qu'il ne donne pas. Cela dit, il continue.

Don Quichotte, selon sa promesse, remit à Sancho ses conseils par écrit. L'écuyer, peu soigneux, les laissa tomber de sa poche ; et le duc et la duchesse, à qui on vint les rapporter, admirèrent en les lisant le singulier mélange d'esprit, de folie, de raison, de crédulité, de philosophie, qui composoit le caractère de notre héros. L'intendant, qui s'étoit si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, reçut ordre dès le même soir de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appeloit son isle. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avoit déjà revêtu d'une espèce de simarre, et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans

cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des yeux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes; enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avoit fait couvrir d'un magnifique harnois. Sancho retournoit souvent la tête pour le regarder avec complaisance; et, presque aussi reconnoissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avançoit vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.

Laissons aller en paix Sancho pour nous occuper de son maître, qui ne l'eut pas plutôt perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une pro-

fonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en aperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho. Non, madame, répondit tristement le chevalier, je ne puis accepter de vos bontés que le sentiment qui vous les inspire; j'ose même prier votre excellence de défendre à vos serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement. Seigneur, reprit la duchesse, on ne veut ici que vous plaire; mais vous me permettrez au moins de vous donner pour vous déshabiller quatre de mes jeunes filles, plus fraîches et plus brillantes que les roses d'un beau printemps. — Hélas! madame, pour moi ces roses ne pourroient avoir que des épines mortelles. De nouveau je vous le demande, qu'elles ne paroissent point à mes yeux, que ma porte, toujours fermée soit le rempart de ma pudeur et de ma fidélité. J'aimerois mieux dormir

tout vêtu que de me voir déshabiller par des serviteurs aussi dangereux. — Il suffit, seigneur don Quichotte, je vais donner les ordres les plus sévères pour que personne n'approche du sanctuaire de la modestie : vous êtes bien sûr, je l'espère, que ce ne sera pas moi qui tendrai des pièges à votre vertu; je l'admire, je la respecte, et je félicite au fond de mon ame cette heureuse et belle Dulcinée, dont le nom doit être à jamais célèbre, puisqu'elle a seule mérité l'amour du plus vaillant et du plus chaste des chevaliers de l'univers.

Don Quichotte remercia la duchesse par un soupir et par un doux regard. Ils allèrent se mettre à table. Aussitôt après le souper notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais, hélas! en tirant ses bas notre malheureux chevalier fit

sauter à l'un des deux une douzaine de mailles ; ce qui lui causa un violent chagrin. Il n'avoit, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étoient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou. O pauvreté, pauvreté ! s'écrie dans cet endroit Benengeli, je n'ai jamais pu comprendre comment le sage Sénèque t'a nommée un présent du ciel : je ne connois rien de pis que ce funeste présent, sur-tout pour ceux que leur naissance, leur état, leur éducation, obligent de dissimuler les privations dures que tu leur imposes, de les supporter en silence, de les cacher à tous les yeux, et de sourire quand ils souffrent.

Tourmenté par ces tristes idées, et résolu de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies, se coucha, mais ne put dormir à cause de la chaleur. Il se releva bientôt, ouvrit une jalousie qui don-

noit sur le jardin, où deux femmes s'entretenoient au-dessous de sa fenêtre. Don Quichotte prêta l'oreille, et ne fut pas peu surpris d'entendre ces mots.

Pourquoi me demandes-tu de chanter, ô ma chère Émerancie? ignores-tu que depuis l'instant où la fortune a conduit ici ce trop aimable étranger, je ne sais plus que soupirer? D'ailleurs, je courrois le double péril d'être entendue de la duchesse, qui ne me pardonneroit pas mon audace, et de n'être pas écoutée de cet Énée dangereux, qui rira peut-être de mes douleurs. Non, non, ma chère Altizidore, répondit alors l'autre voix; la duchesse dort d'un profond sommeil, et tout le monde ici repose, excepté le maître de ton ame, que je viens d'entendre ouvrir sa fenêtre. Chante-lui d'une voix douce, au son de ta harpe mélodieuse, les tendres peines qu'il te fait souffrir. — Tu le veux, Émerancie;

eh bien! je cède à tes instances; mon foible cœur est d'accord avec toi. Les voiles épais de la nuit cacheront du moins ma rougeur; et je serai peut-être excusée par ceux qui connoissent l'amour.

A ces mots Altizidore préluda doucement sur sa harpe; et notre héros interdit, se rappelant les aventures de fenêtres, de jalousies, de jardins, de musique, de rendez-vous nocturnes, qu'il avoit vues dans ses livres, ne douta point qu'on ne vînt attaquer sa fidélité pour Dulcinée. Il se recommanda fortement à son unique souveraine; et, sûr de résister à tous les périls, il fit semblant d'éternuer pour avertir qu'il écoutoit. La voix alors chanta cette romance sur un air plaintif et touchant:

Dans le printemps de mes années
Je meurs victime de l'amour,
Semblable à ces roses d'un jour
Que le même jour voit fanées.

Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Douce amitié, raison, sagesse,
Vous seules pour qui je vivois;
Reprenez-moi tous vos bienfaits,
Ils ne valent pas ma tristesse.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

O vous à qui tout est facile,
Dont le bras domte l'univers,
Hélas! pour me donner des fers
Votre valeur fut inutile.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'exigez pas que le silence
Vous dérobe mes tendres feux;
Les derniers biens des malheureux
Sont la plainte avec l'espérance.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Don Quichotte, en écoutant ces paroles, poussoit de profonds soupirs, et se disoit à lui-même : Il faut que je sois

né bien malheureux ! je ne puis paroître devant une femme sans qu'elle devienne éprise de moi. O Dulcinée, Dulcinée ! on ne veut pas te laisser jouir de ma constance et de mon amour; on se réunit de toutes parts pour te disputer mon cœur. Eh ! que vous a-t-elle fait, reines, impératrices, princesses ? pourquoi la persécutez-vous ? pourquoi tenter de lui enlever le seul bien qu'elle possède au monde ! Je vous le dis, je vous le répète, tous vos efforts seront vains : je n'aimai, je n'aime, je n'aimerai que ma chère Dulcinée; seule à mes yeux elle est aimable, belle, sage, spirituelle; seule elle réunit toutes les perfections; seule elle est et sera l'objet de mon culte, de mes soupirs, de ma passion éternelle. Chantez, pleurez, désolez-vous; mon parti est pris; je n'existe, je n'existerai que pour adorer Dulcinée.

En disant ces mots, il ferme sa fe-

nêtre impatiemment, et va se recoucher avec humeur. Laissons-le dormir; si sa colère le lui permet, et retournons trouver le grand Sancho.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

des

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. XX. GRANDE *et surprenante aventure de la caverne de Montesinos.* Page 1

CHAP. XXI. *Admirable récit que fait don Quichotte de ce qu'il a vu dans la caverne de Montesinos.* 13

CHAP. XXII. *Où l'on trouvera des détails extravagants et ridicules, mais nécessaires à l'intelligence de cette étonnante histoire.* 24

CHAP. XXIII. *Les marionnettes de Mélisandre.* 41

CHAP. XXIV. *Suite de l'aventure des ânes.* 58

CHAP. XXV. *Détails importants qu'il faut lire.* 68





